

The Project Gutenberg eBook of L'Illustration, No. 3668, 14 Juin 1913, by Various

This ebook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this ebook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you'll have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

Title: L'Illustration, No. 3668, 14 Juin 1913

Author: Various

Release date: February 15, 2012 [EBook #38883]

Language: French

*** START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK L'ILLUSTRATION, NO. 3668, 14 JUIN 1913

L'Illustration, No. 3668, 14 Juin 1913



[\(Agrandissement\)](#)

Ce numéro contient :

- 1° LA PETITE ILLUSTRATION Série-Théâtre n° 11: MARIE-MAGDELEINE, de M. Maurice Maeterlinck;
- 2° Un SUPPLÉMENT ÉCONOMIQUE ET FINANCIER de deux pages.

Ce numéro contient :
1° LA PETITE ILLUSTRATION, Série-Théâtre n° 11 : MARIE-MAGDELEINE, de M. Maurice Maeterlinck ;
2° Un SUPPLÉMENT ÉCONOMIQUE ET FINANCIER de deux pages.

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : Un Franc.

SAMEDI 14 JUIN 1913

71^e Année. — N° 3668.

M. PIERRE BAUDIN.

V.-AMIRAL LE BRIS.



M. POINCARÉ. M. ÉTIENNE. C.-AMIRAL DARRIEUS. M. MOLLARD. V.-AMIRAL BELLUE.
LE SALUT A L'ARMÉE NAVALE En rade de Toulon: le Président de la République, les ministres de la Guerre et de la Marine, abordant en chaloupe le croiseur «Jules-Michelet», répondent aux vivats de l'équipage.

L'illustration, qui vient de donner huit pièces de théâtre en sept numéros consécutifs, va commencer, dans le prochain fascicule de La Petite Illustration (21 juin), la publication d'un roman nouveau dont le titre seul éveillera la curiosité du lecteur:

UN ROMAN DE THEATRE

par M. MICHEL PROVINS, de qui nous avons publié, il y a quelques années, une série de nouvelles d'une très délicate et très pénétrante observation.

Puis--après le court intervalle nécessaire encore à l'apparition de quelques pièces de théâtre--commencera la publication du roman auquel travaille M. PAUL BOURGET, de l'Académie française:

LE DÉMON DE MIDI

COURRIER DE PARIS

L'ART DE L'ENFANCE

C'est une erreur de croire que tout le monde ait été petit. Je connais, moi, des gens à qui cette puissante faiblesse a été refusée, des malheureux qui, du premier jour, sont entrés dans la vie comme s'ils sortaient de Polytechnique, et

qui, aussitôt grands et tout formés, ont dû certainement naître avec de la barbe, un porte-monnaie et une canne. Et dans le porte-monnaie il y avait déjà quelque chose... Plaignons-les d'avoir--en étant tout de suite «un homme» -- passé par-dessus le bonheur de l'enfance.

Mais s'il vous est arrivé d'être petit, franchement petit, si vous avez eu une bonne dont vous teniez, en levant le bras, le coin du tablier, si vous êtes souvent tombé de tout votre haut, moins d'un mètre, en poussant des cris d'aiglon fracassé, si vous avez aimé jouer, jouer par terre, en ce temps que la terre était notre voisine, à portée de nos mains, de nos yeux fureteurs et qu'elle nous faisait plaisir à voir, à toucher, à tripoter, parce que nous ne savions pas, candides encore, que nous y serions ensevelis, et qu'en la grattant de nos petits doigts nous ne faisons que de commencer nous-mêmes à creuser notre tombe... si donc vous avez été le nain aux mollets nus, occupé pour des heures au ras du sol, vous devez vous souvenir des inexprimables délices que nous représentait et nous procurait la *maisonnette*...

*
**

La maisonnette!... c'est-à-dire le petit logis, baroque et nécessaire, dont la construction s'imposait si souvent à notre impatience, au désir de notre instinct. La maison familiale et paternelle, la maison de pierre où il y avait un concierge, un escalier, du gaz et des serrures, ne nous suffisait pas. Il nous en fallait, au cours de nos jeux, une autre, plus accessible, plus intime, et *pour nous seuls*, qui fût cependant une réduction de la grande et de la vraie, qui en fût l'image, mais à notre échelle et à notre ressemblance: la maisonnette. Nous la cherchions et la possédions déjà dans nos joujoux, dans nos bergeries et nos arches de Noë. Mais c'était surtout pour *nous-mêmes* que nous l'exigions, afin qu'elle nous servît et que nous pussions, pendant quelques instants dont nous tirions des années, y élire domicile.

Alors nous la bâtissions.

Rappelez-vous. Presque toujours c'était dans un coin du jardin, dans un coin retiré que nous voulions sauvage. Il fallait que l'endroit fût un peu perdu et à couvert, difficile d'accès et très ombragé, que l'on ne vît pour ainsi dire pas de ciel et qu'il y régnât constamment cette fraîcheur verte et profonde qui picote et vous monte au nez dans les bois. Et des herbes assez hautes (jusqu'au mollet) étaient indispensables, ainsi que d'épais fourrés, pour nous donner la pleine illusion de la forêt vierge... Il n'était pas mauvais non plus que, pour découvrir ce lieu de retraite, l'on fût contraint à plus d'un détour, que l'on fit semblant de s'égarer, de consulter des boussoles, d'appeler, en mettant ses mains en cornet devant sa bouche, que l'on écartât des branches qui résistaient et que l'on prît des petits sentiers biscornus comme ceux de la guerre dans les romans de Fenimore.

Si par bonheur nous avions de l'eau et un rocher, c'était le rêve.

*
**

Il y avait deux sortes de construction: la *maisonnette* et la *cabane*. La première comportait plus d'élégance et de solidité, la seconde réclamait moins de soins, mais distribuait peut-être une joie plus profonde et plus mystérieuse.

Pour la maisonnette, on avait recours à des paravents tendus de papiers à fleurs, à des devants de cheminée 1830 qui, vus par en dessous, faisaient les plafonds les plus gais. Des châles de cachemire et des fichus attachés par des épingles fournissaient les rideaux. Il y avait de vrais meubles, comme dans le salon de papa, et on s'asseyait, les genoux au menton, sur les tabourets de pied dont le crin piquait la peau. Installation complète et luxueuse. Dans la maisonnette, l'on jouait, garçonnets et petites filles, au monde, au monsieur qui fume, à la dame, à la soirée, à la visite, au concert, à la dînette, au mariage, aux domestiques renvoyés. En étendant la main par la fenêtre, on disait à une blonde de six ans, même sous un radieux soleil: «Je crois, comtesse, qu'il va pleuvoir.» Et quand l'eau dégringolait à seaux, en tambourinant les murs de papier, on sortait se rouler dans les flaques en criant: «La ravissante journée!»

Mais la *cabane* était une source de sensations plus fortes, plus durables, plus poétiques aussi.

On l'obtenait avec des vieilles caisses d'emballage, barbelées de clous tordus, des planches qui portaient les mots *endroit*, *envers* et *fragile*; on y joignait du papier goudronné, de la paille, des piquets de barrière. Il était naturel qu'elle fût branlante et mal jointe, afin de laisser passer le canon des fusils, et elle eût

été ratée si elle n'avait pas cédé et craqué quand on s'y appuyait. Elle était hospitalière au vent, aux intempéries. On pouvait, de l'intérieur, à n'importe quel endroit, regarder à son aise au travers pour observer ce qui se passait dehors, voir s'il venait un voleur ou des loups. On y avait très peur avec un grand courage. On s'y enfermait sans clef, on s'y barricadait contre des dangers imaginaires et certains, on y guettait tout ce qui pouvait *venir*. On y savourait la vigoureuse impression d'être en un pays inconnu, loin de tout, un pays inhabité, au point de se demander quand on mangerait,... et quoi?

La cabane faisait penser à la chasse et au naufrage.

*
**

Et quelquefois aussi, je me souviens que l'on avait recours à *la hutte*, réalisée tout simplement par trois branches en fourche, réunies à leur extrémité et drapées--ainsi que d'un manteau troué--de la toile poussiéreuse qui servait dans la remise à recouvrir «la calèche de chez Binder». Au faisceau rustique était suspendue sans retard une marmite pleine *d'eau du torrent* sous laquelle, à plat ventre, on essayait, avec des joues toutes rondes, d'allumer un feu qui ne voulait pas prendre et dont la fumée vous persécutait. Dans la hutte on n'avait le droit d'entrer *qu'en rampant*, et l'on y couchait sur des feuilles, la joue contre une pierre. C'est ainsi qu'était goûtée la vie purement sauvage, la vie indienne, la vie laponne, la vie dans laquelle on ne travaille pas, on n'a pas de dictées, ni de devoirs de vacances, dans laquelle on ne fait rien... rien... la vraie vie enfin.

*
**

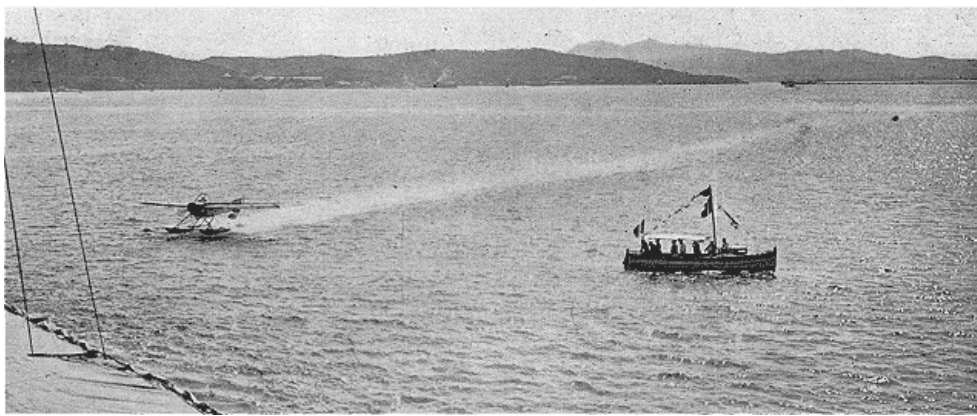
Ah! maisonnettes, cabanes, huttes de mon enfance... fragiles abris de mon passé qui me paraissiez si solides, si sûrs, et qui n'avez pas su me protéger, qui vous êtes écroulés si vite!... qu'êtes-vous devenus?

Je vous avais oubliés... et, l'autre jour, il a suffi que j'aie au musée Galliéra, à l'Exposition de *l'Art de l'Enfance*, pour que je vous retrouve et que je rentre à la minute dans mes émotions relevées. Je me suis recourbé de nouveau--mais beaucoup plus--en franchissant vos portes basses. Quand j'ai vu, dans la cour du palais Brignole, se dresser--oh! pas bien haut--les toitures des constructions rustiques, aux couleurs vives de jouets, quand j'ai vu les rideaux, touchants comme des pans de petites chemises, les jardinets pas plus grands qu'une assiette peinte, les allées étroites où je ne pouvais plus marcher qu'en mettant tout de bon *un pied devant l'autre*, il m'a semblé que, véritablement, je fondais, je diminuais pour redescendre à la taille et au niveau de l'esprit naïf et du coeur si pur que j'avais alors, et qui n'ont changé, grandi, que pour se ternir et démeriter. J'avais dans les yeux, dans l'oreille et dans l'odorat les visions, les bruits et les senteurs du temps de franchise où je ne faisais *qu'éprouver*. L'odeur du sable et des toupies, de la peau rose des balles, du bois blanc des pelles et du fer des seaux me revenait aux narines comme des parfums de violettes. J'aurais voulu être tout seul pour mettre des cailloux dans ma bouche. Et si j'avais résolu de faire un pâté, je crois que, du premier coup, je l'aurais réussi. Je ne pouvais pas m'arracher de ces jardins de nourrice, de ces bosquets de Lilli put, où m'ensorcelaient tant de souvenirs, groupés et dispersés, tant d'événements vécus,... que j'eusse aimé revivre! Plus que tous les calendriers et que toutes les paroles fameuses sur la brièveté de nos jours, ces courtes plates-bandes, ces morceaux de gazon, ces piquets de verdure frisée, ces murs de paille et de planchettes minces me certifiaient, me prouvaient la fragilité des premières années qui, plus promptes, plus légères, s'enfuient et s'écartent aussi de nous d'un pied plus vif et plus rapide.

Ces maisonnettes ont beau être faites pour les enfants, elles ne leur disent jamais--sur le moment--rien de secret ni de mystérieux. Ils les habitent comme de petits animaux sans les apprécier. Et ce n'est que bien plus tard, quand ils sont des hommes et qu'ils ne peuvent plus entrer dans les cabanes, qu'ils les regrettent.

HENRI LAVEDAN.

(Reproduction et traduction réservées.)



Un hydroplane vogue vers le bâtiment de guerre présidentiel.

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

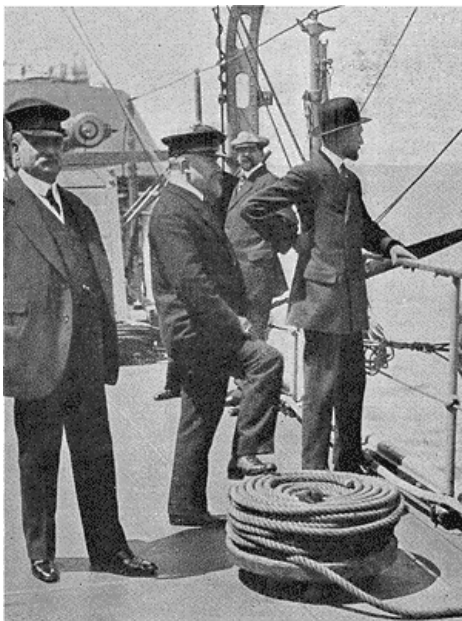
A TOULON

Les deux journées que M. Raymond Poincaré, accompagné de M. Pierre Baudin, ministre de la Marine, et de M. Étienne, ministre de la Guerre, vient de passer à Toulon, la revue navale qui a marqué ce voyage ont constitué, au cours des manoeuvres qui s'achèvent cette semaine, un magnifique intermède.

Arrivé à Toulon samedi dernier, à 8 h. 1/2 du matin, le chef de l'État s'embarquait presque aussitôt, après une visite à l'hôtel de ville, sur le croiseur cuirassé *Jules-Michelet*.

Tous les bâtiments de l'armée navale, ayant à leur tête le *Voltaire*, battant pavillon de l'amiral de Lapeyrère, avaient quitté le matin la rade pour aller attendre en mer le *Jules-Michelet*. Le croiseur, arborant le pavillon personnel du Président, aux initiales R. P., défila d'abord entre deux files de torpilleurs d'escadre et de sous-marins, faisant la haie sur son passage, puis rencontra successivement, comme dans une première revue, les divers éléments de l'armée navale.

L'après-midi devait être rempli par une intéressante manoeuvre. Pendant le déjeuner, la flotte concentrée se disloquait, se divisait, en vue du combat en deux groupes sous le commandement respectif des amiraux Boué de Lapeyrère et de Marolles. A une heure, ils étaient à 20 milles l'un de l'autre, et l'amiral de Lapeyrère commençait à faire rechercher par sa division légère l'adversaire avec lequel il voulait engager le combat.



M. Étienne. M. Raymond Poincaré. M. Pierre Baudin. Sur le pont du croiseur.

A 2 heures, les deux forces étaient en présence. Le duel d'artillerie commençait.

Il fut suivi, de la part de l'amiral de Marolles de deux attaques de torpilleurs qui enthousiasmèrent les spectateurs.

Un duel d'artillerie enfin termina la journée. Puis l'armée entière se trouva réunie, en rade des Salins, par un crépuscule radieux.

En guise de fête vénitienne, on offrit, le soir, au Président, la vue d'une attaque de nuit, et dans le ciel de sombre azur, où ses couchait un mince croissant, les faisceaux des projecteurs emmêlèrent leurs rayons.

La journée du dimanche, consacrée à la revue navale, allait offrir un spectacle moins pittoresque, peut-être, mais d'une impressionnante grandeur.

Le temps était délicieux. Les hydroplanes allaient être de la fête: deux monoplans et un biplan évoluèrent, une partie de l'après-dînée autour du

bateau présidentiel, se mêlèrent aux goélands, jouèrent au milieu des barques, égratignèrent la mer, unie comme un beau lac, de leurs sillages argentés.

Devant le *Jules-Michelet*, mouillé au milieu de la baie des Vignettes, défilèrent tour à tour, conduits par le *Voltaire*, portant l'amiral de Lapeyrière, les énormes *Danton*, de la 1re escadre, puis la 2e escadre, avec ses cinq *Patrie*, puis les cuirassés moins récents, enfin les croiseurs cuirassés de la division légère. Et, dans l'air lumineux, les accents de *la Marseillaise*, les notes allègres de la *Marche Lorraine* tour à tour, se mêlaient aux vivats protocolaires des équipages, au fracas des salves, aux hurras partis des barques lourdes de foule.



A BORD DU CROISEUR «JULES-MICHELET» (7 JUIN).

--En route pour la revue navale, par un coup de mistral.--*Phot. Marius Bar.*



LES GRANDES MANOEUVRES NAVALES.

--Une concentration des trois escadres, avec leurs contre-torpilleurs.

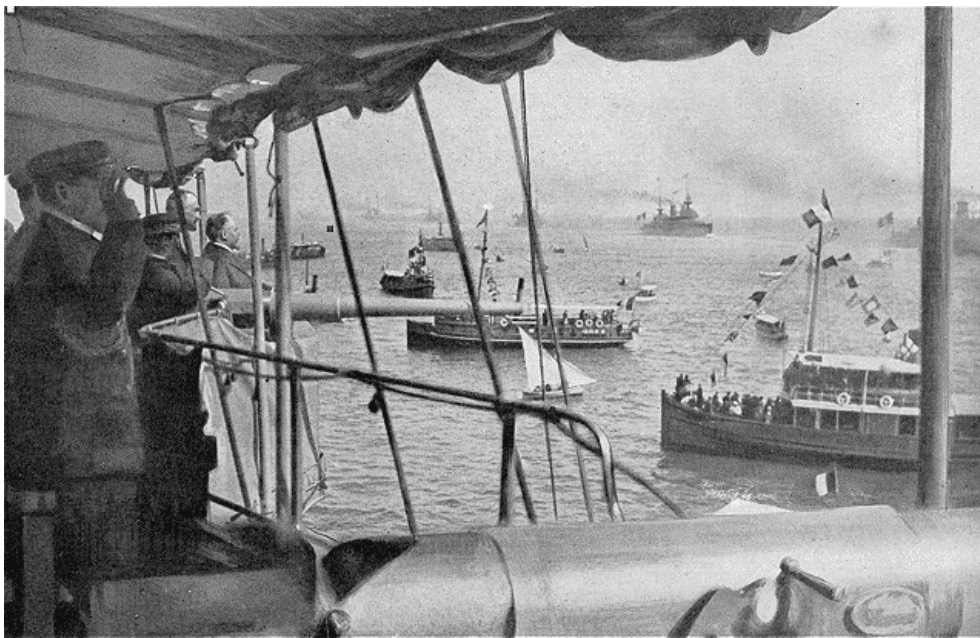
Photographie prise du Jauréguiberry, au retour de Porto-Vecchio.



LA REVUE PRÉSIDENTIELLE AU LARGE DE TOULON (7 JUIN).

Le croiseur «Jules-Michelet», ayant à bord M. Raymond Poincaré, passe, escorté par un torpilleur d'escadre, entre les lignes cuirassées qui s'avancent en sens inverse.

Photographie prise du paquebot Carthage, affecté au Parlement et à la Presse.

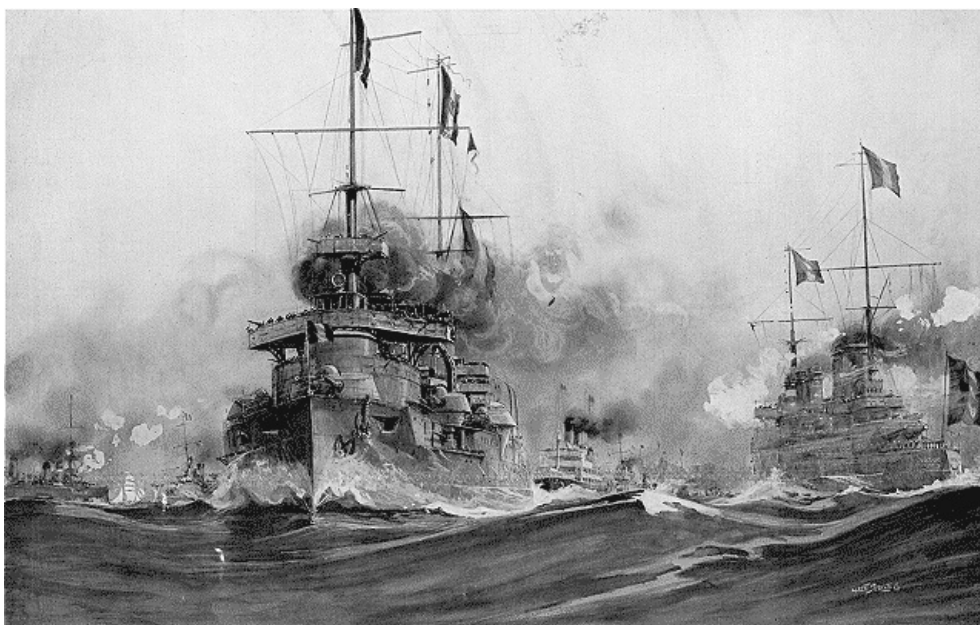


**En rade des Vignettes, à bord du croiseur *Jules-Michelet*:
le défilé de l'armée navale devant le Président de la République.**



**M. Poincaré. A bord du cuirassé *Voltaire*: présentation
des commandants des bâtiments après le défilé.**

LES FÊTES DE TOULON



LA REVUE NAVALE DU 7 JUIN AU LARGE DE TOULON.
--Arrivée du Jules-Michelet battant pavillon présidentiel, entre les
lignes cuirassées.

Dessin d'Albert SÉBILLE, à bord du répétiteur Jurien-de-la-Gravière.

En contraste avec la vision de la revue navale recueillie par l'objectif que nous publions deux pages plus haut, voici, vu par un peintre de marines, un épisode de la même imposante manifestation. Les escadres, qui avaient pris la mer le samedi matin, comme nous l'avons dit d'autre part, revenaient, un peu avant 9 heures, au-devant du *Jules-Michelet*. Il leur apparut bientôt, empanaché de fumée, en tenue de combat,--n'eût été le pavillon présidentiel flottant à son grand mât. Encore quelques minutes, et il s'engageait au milieu de la flotte superbe s'avançant en deux files. *Le Voltaire*, alors, donna le signal du salut. Ce fut, pendant près de deux minutes, un glorieux fracas. Il soufflait un mistral assez vif qui soulevait, comme pour la mêler aux mouvants flocons vomis par les canons, l'écume dont s'ourlaient les vagues, cependant qu'un blanc voilier «tout dessus» vent arrière traversait d'une allure souple et sûre les lignes de l'armée navale, sans troubler un moment cette démonstration guerrière.



Tunnel Victoria, sur la rampe sud (côté de Brigue). Le profil du rocher rappelle celui de la feue reine d'Angleterre.

LE NOUVEAU GRAND TUNNEL SOUS LES ALPES

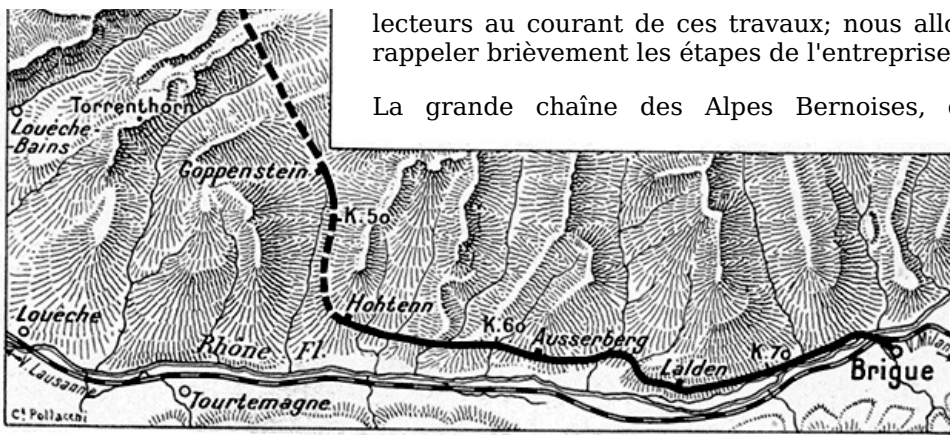
LE LOETSCHBERG: DE SON PERCEMENT A SON INAUGURATION



On doit inaugurer le 20 juin le chemin de fer du Loetschberg ou chemin de fer des Alpes Bernoises. Cette nouvelle ligne d'accès au Simplon, à traction électrique, située entièrement sur territoire suisse, présente pour notre pays un intérêt commercial qui n'est pas négligeable; en outre, elle atteste une fois de plus la supériorité des constructeurs français.

La ligne du Loetschberg, intégralement suisse, a été concédée à un groupe d'entrepreneurs français, à l'exclusion de tout élément étranger. Ce fait exceptionnel et quelque peu anormal constitue déjà un hommage magnifique rendu, avant la lettre, au mérite de nos ingénieurs; la façon dont ces derniers ont accompli leur tâche montre à quel point une telle confiance était justifiée. Le percement des Alpes Bernoises a été commencé quelques mois après l'ouverture de la ligne du Simplon; en un si court intervalle, la technique des travaux souterrains n'avait pas fait de progrès sensibles. Or, malgré des difficultés aussi grandes, parfois même plus grandes, qu'au Simplon; en dépit de «surprises» aussi désastreuses, nos compatriotes ont battu, et de très loin, tous les records établis par les perceurs de montagnes pour la vitesse d'avancement et pour la précision du point de rencontre des équipes de chaque versant. En outre, c'est la première fois qu'un travail de cette importance, comportant un tunnel de 14.600 mètres et une dépense de 100 millions, est terminé et livré à l'heure prévue.

A diverses reprises, nous avons tenu nos



lecteurs au courant de ces travaux; nous allons rappeler brièvement les étapes de l'entreprise.

La grande chaîne des Alpes Bernoises, qui

s'étend de la pointe orientale du Léman au massif de la Jungfrau, suit une direction sensiblement parallèle à la vallée du Rhône; elle isole complètement de cette dernière la région de Berne. De la capitale fédérale, on ne pouvait jusqu'ici gagner le Rhône et Brigue, point de départ de la ligne du Simplon, qu'en faisant un énorme détour.

Détail de la nouvelle voie ferrée et des principaux tunnels de Spiez à Brigue.

La petite ligne de montagne Spiez-Montreux est surtout une ligne de tourisme, elle ne raccourcit guère la distance et ne se prête point à un service de trains rapides.

L'idée de percer ce massif, que ne traverse même aucune voie carrossable, remonte à une trentaine d'années. Une première concession fut accordée à un groupe suisse en 1891, puis transférée en 1897 au canton de Berne qui ne réussit point à trouver le concours financier dont il avait besoin.

Un banquier parisien, M. Loste, offrit alors l'appui de capitaux français; en même temps un consortium d'entrepreneurs français acceptait d'exécuter le projet. Ce consortium, établi en 1906, comprenait les plus éminents de nos constructeurs: MM. Allard, Chagnaud, Coiseau, Couvreur, Dolfus, Duparchy et Wiriot. MM. Duparchy et Coiseau étant décédés au début des travaux, le consortium s'adjoignit un nouveau participant français, M. Prudhomme. Les associés confièrent plus spécialement l'administration générale de l'entreprise à M. Chagnaud, celui-là même qui «enfoua» si magistralement sous la Seine les fameux caissons du Métropolitain; la direction générale des travaux échut à M. Zurcher, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées.



Un tournant de la ligne près de Brigue, au-dessus du Rhône.

La voie était déjà amorcée par un petit chemin de fer de tourisme entre Spiez (sur le lac de Thoune) et Frütigen, qu'il y avait lieu d'adapter à la circulation de trains internationaux. La ligne à construire commençait donc à Frütigen, à 806 mètres d'altitude. Le parcours total, de Frütigen à Brigue, mesure 60 kil. 400 mètres; outre le grand tunnel, il comprend 52 tunnels secondaires formant un ensemble de 12 kilomètres et dont le plus important a 1.700 mètres.

La ligne suit la vallée de la Kander; en amont de Kandersteg (1.200 m.), après avoir fait, à Miltholz, une double boucle, elle entre dans le tunnel de 14

kilomètres, qui lui permet de passer sous le col du Loetschberg (2.695 mètres) et de déboucher à Goppenstein (1.218 mètres) sur le versant nord de la vallée du Rhône, au flanc duquel elle descend jusqu'à Brigue (680 mètres).

Les travaux de perforation du grand tunnel commencés à la fin de 1906, marchèrent d'abord régulièrement, mais l'année 1908 fut marquée par deux catastrophes. Le 29 février, près de la tête sud, à Goppenstein, une avalanche ensevelit onze personnes sous les débris de l'hôtel restaurant de l'entreprise, endommageant une partie des installations et montrant la nécessité de construire de nouveaux logements en casemates. Quelques mois plus tard, le 24 juillet, la galerie nord, où l'avancement atteignait déjà 2.600 mètres, est en partie comblée par la chute soudaine d'une masse d'alluvions provenant d'un ancien lit de la Kander au-dessous de laquelle on devait, au dire des géologues les plus autorisés, passer en toute sécurité.

Le déblaiement et l'achèvement du tunnel, suivant le tracé définitif, ayant été reconnus impossibles, on ferme la galerie ensablée par un mur de 10 mètres d'épaisseur, traversé de drains pour l'écoulement des eaux. On reprend les travaux à plus de 1.400 mètres en arrière, en obliquant vers l'est; une courbe inverse ramènera sur l'axe du premier tracé. La longueur totale du tunnel, fixée d'abord à 13.735 mètres, se trouve ainsi portée à 14.605 mètres, non compris les 1.400 mètres de galerie abandonnée.

Le percement suit dès lors son cours normal, et le 31 mars 1911 les deux galeries d'avancement se rencontrent sensiblement au milieu du tunnel, avec une précision qui n'avait jamais été atteinte et qu'il semble difficile de surpasser. Malgré les difficultés résultant de l'adoption d'un tracé sinueux, malgré les corrections de nivellement nécessitées par l'allongement du souterrain, la déviation des deux équipes a été insignifiante, comme le montrent les chiffres suivants:

Écart latéral des axes des deux galeries, suivant l'horizontale	257 millimètres.
Écart en hauteur	102
Écart entre la longueur totale prévue (14.605 mètres) et la longueur mesurée après le percement	410

D'autre part, le tableau ci-après montre que la vitesse d'avancement fut de beaucoup supérieure à celle réalisée dans la perforation de tous les autres grands tunnels européens.

On remarquera que, dans ce relevé, il n'est point fait état des périodes d'interruption des travaux. Si, après avoir tenu compte des jours de chômage et des arrêts imposés par les deux accidents, on déduit les 140 jours de perforation à la main et l'avancement correspondant--353 mètres pour les deux têtes--l'avancement en perforation mécanique ressort à 11 m. 95 par jour.



La vallée de la Kander.

DESIGNATION du TUNNEL	LONGUEUR	COMMENCEMENT des TRAVAUX		COMMENCEMENT de la perforation mécanique intensive		ACHÈVEMENT du PERCEMENT	DURÉE des TRAVAUX	MOYENNE GÉNÉRALE d'avancement journalier (arrêts non déduits)
		front d'attaque	Date	front d'attaque	Date			
Mont-Cenis...	12.233	Nord	déc. 1857	Nord	25 janv. 1863	26 déc. 1870	13 ans 1 m.	2,60
		Sud	oct. 1857	Sud	mai 1862			
Gothard....	11.981	Nord	14 oct. 1872	Nord	8 oct. 1873	20 fév. 1880	7 ans 5 m.	5,61
		Sud	13 sept. 1872	Sud	5 nov. 1873			
Arlberg....	10.249	Est	24 juin 1880	Est	16 nov. 1880	13 nov. 1883	3 ans 4 m.	8,55
		Ouest	25 juin 1880	Ouest	11 nov. 1880			
Simplon....	19.731	Nord	1 ^{er} août 1898	Nord	sept. 1899	24 fév. 1905	6 ans 6 m.	8,48
		Sud	16 août 1898	Sud	21 déc. 1898			
Tauern.....	8.253	Nord	6 juil. 1901	Nord	21 janv. 1901	21 juil. 1907	6 ans 1 m.	3,90
		Sud	28 sept. 1901	Sud	15 sept. 1906			
Lötschberg	11.605	Nord	15 oct. 1906	Nord	24 janv. 1908	31 mars 1911	4 ans 5 m.	9,02
		Sud	6 nov. 1905	Sud	25 nov. 1907			

Tableau comparatif du percement des grands tunnels européens.

La ligne complètement achevée et équipée fut livrée quelques semaines avant le 1er mai 1913, date fixée par les contrats.

Un tel résultat honore d'autant plus les constructeurs français qu'ils avaient assumé la responsabilité d'une tâche particulièrement difficile. Le front d'attaque sud du grand tunnel était à 1.200 mètres d'altitude, dans une région parsemée de quelques misérables chalets, ensevelie sous la neige durant tout l'hiver, ravagée par les avalanches et reliée à la vallée par des sentiers rudimentaires à peine accessibles aux mulets. Jamais on ne s'était trouvé dans des conditions aussi déplorable pour creuser un souterrain d'une telle importance; il a fallu des prodiges d'organisation pour établir les chantiers et assurer le transport des matériaux. Pendant la période de travail intensif, les travaux ont occupé une armée de neuf mille ouvriers.

Comme couronnement à cette oeuvre grandiose, le consortium des entrepreneurs a dû intenter un procès à la Compagnie du chemin de fer. Cette dernière refuse de considérer comme un cas de force majeure échappant au contrat forfaitaire l'éboulement désastreux de la galerie nord, bien que cette galerie ait été percée suivant le tracé imposé par la Compagnie, après le rapport de géologues qui s'étaient trompés d'environ 80 mètres sur le niveau de la roche où l'on pouvait passer en toute sécurité. M. Brandt, constructeur du tunnel du Simplon, eut d'ailleurs à se défendre contre des prétentions analogues.

LES CONSÉQUENCES DE L'OUVERTURE DU LOETSCHBERG

Cette voie d'accès au Simplon est considérée en Suisse comme présentant surtout un intérêt régional. Elle permettra au canton de Berne de détourner une partie du trafic qui enrichit Bâle par le Gothard, et Lausanne par le Simplon.

Pour apprécier le point de vue international et surtout le point de vue français, nous tiendrons compte de deux rectifications de ligne, en cours d'achèvement: le raccourci Frasnè-Vallorbe, qui évitera aux trains du P.-L.-M. le détour par Pontarlier, et le raccourci Moutier-Grange qui, par un tunnel d'environ 8 kilomètres, diminuera le parcours sur le réseau de l'Est.

Dès lors, deux faits se dégagent:

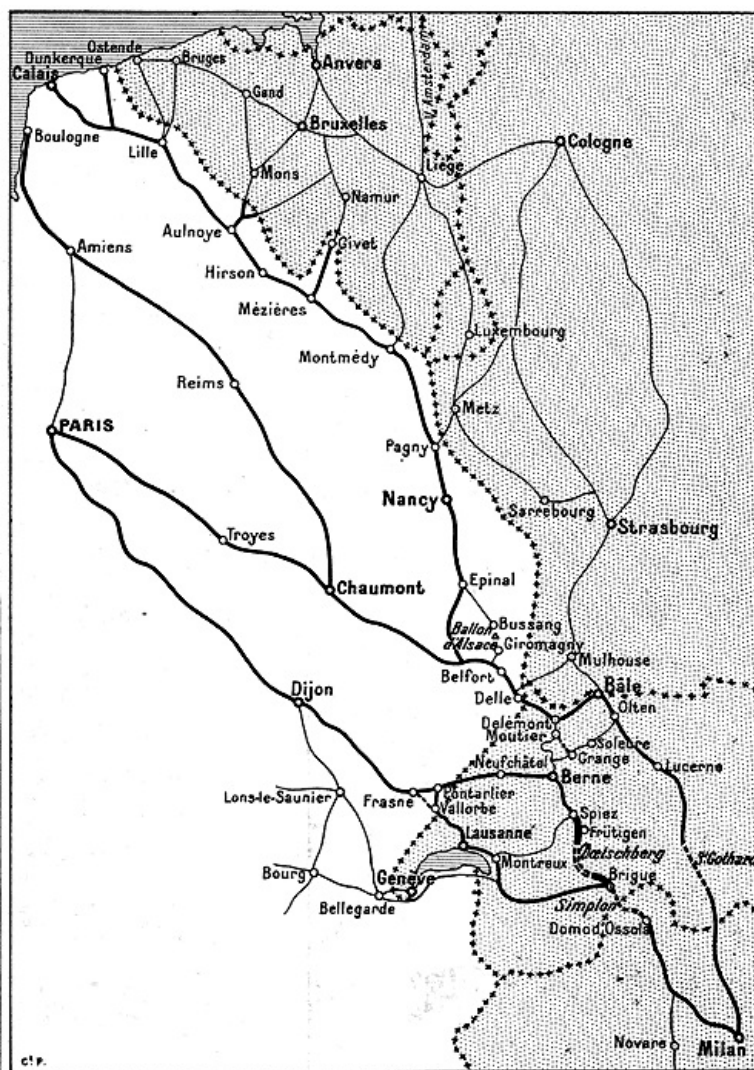
1° Pour la majeure partie de la région située à l'ouest de Cologne, le trafic qui gagne aujourd'hui l'Italie par Metz, Strasbourg et le Gothard, aura avantage à se diriger vers le Lötschberg en empruntant le rail français à Givet, Montmédy, Pagny, etc. Une guerre de tarifs a été évitée par des conventions récentes.

En même temps, le réseau de l'Est, désormais relié à Milan par une voie sensiblement plus courte que le Gothard, se trouvera dans de meilleures conditions pour garder le trafic-voyageurs anglais qu'Ostende n'a pas réussi à détourner. Le trajet Nancy-Milan, raccourci seulement de 56 kilomètres, se fera avec un gain de temps d'environ trois heures.

2° Quant à la distance de Paris au Simplon, elle sera kilométriquement plus faible par le Frasnè-Vallorbe que par le Lœtschberg. Mais les temps de trajet seront sensiblement les mêmes.

Ces situations respectives sont résumées dans ce tableau où nous indiquons les distances *réelles*, négligeant les distances *virtuelles* toujours discutables.

RÉSEAUX français.	VOIES D'ACHEMINEMENT	DISTANCES KILOMÉTRIQUES	
		Paris-Milan.	Calais-Milan.
P.-L.-M.	Dijon-Modane.....	944	1.238
	— Pontarlier-Lausanne	836	1.099
	— Frasnè-Vallorbe-Lausanne (en construction) ...	819	1.082
	— Pontarlier-Neuchâtel-Lœtschberg.....	826	1.091
Est.	Chaumont-Petit-Croix-Gothard	891	1.135
	— Delle-Lœtschberg (actuel).....	866	»
	— Delle-Lœtschberg, avec le raccourci Grange-Moutier (en construction)	844	»
Nord et Est	Calais-Hirson-Nancy-Epinal-Gothard	»	1.115
	— Hirson-Nancy-Epinal-Lœtschberg (actuel).....	»	1.091
	— Hirson-Nancy-Epinal-Lœtschberg (avec le raccourci Grange-Moutier).....	»	1.069



Du nord de la France à Milan par le Saint-Gothard, le Simplon, le Lœtschberg.

Ajoutons que la nouvelle ligne est assez pittoresque. Entre Frütigen et Kandersteg, elle suit la vallée de la Kander, fraîche et verdoyante. Les ponts, les viaducs, les surprises de vues au débouché des petits tunnels; la boucle de Miltholz, où se superposent trois voies raccordées par des tunnels hélicoïdaux,

ajouteront au charme du trajet qui ménage au delà du grand tunnel une belle vue sur les Alpes du Valais.

F. HONORÉ.



**Le nouveau et l'ancien directeur, M. Albert Besnard
et M. Carolus Duran, à la villa Médicis, le jour de
la transmission de leurs pouvoirs**

--Phot. Ch. Abeniacar.

A L'ACADÉMIE DE FRANCE A ROME

Depuis une semaine, le nouveau directeur de l'Académie de France à Rome, M. Albert Besnard, a pris possession de ses fonctions: une simple et touchante cérémonie a consacré la transmission des pouvoirs, et groupé une dernière fois, pour de mélancoliques adieux, autour de M. Carolus Duran, les pensionnaires de la villa Médicis.

Certes, nulle nomination ne pouvait être accueillie avec plus de faveur que ne l'a été celle de M. Albert Besnard; mais M. Carolus Duran était adoré des jeunes artistes auxquels, depuis huit années, il consacrait ses soins dévoués, prodiguait les conseils, donnait l'affection d'un coeur toujours généreux. Aussi de quelles attentions on l'entourait! Avec quelles prévenances on s'efforçait de lui adoucir une tâche devenue, surtout depuis la mort de Mme Carolus Duran, bien lourde à ses épaules! On ne le laissait pas sortir en ville sans sa garde d'honneur, que formaient deux ou trois pensionnaires. Et c'était un spectacle touchant que de voir ce beau vieillard, tout chenu, au masque si plein de caractère encore, cheminant par les rues sous la protection de ces jeunes gens empressés, déférents, filiaux pour tout dire.

Ce fut le mercredi 4 juin, que M. Albert Besnard arriva à la villa pour prendre possession de sa charge. A peine débarqué à Rome, il avait reçu la visite de M. Robert Vaucher, notre correspondant, venu le saluer au nom de *L'Illustration*, et, dès les premières minutes de l'entretien, s'était révélé ambitieux de conquérir ce même cordial attachement qu'avait si bien su s'attirer M. Carolus Duran.

Le nouveau directeur fut présenté par son prédécesseur aux pensionnaires dans le grand salon de la villa. Mme Albert Besnard l'accompagnait. D'une voix que l'émotion fit bientôt défaillir, M. Carolus Duran s'efforça de dire combien les sympathies que lui avaient montrées ces «hommes de coeur» qu'il allait quitter lui avaient été précieuses. L'allocution se termina dans une accolade: les deux grands artistes, le directeur d'hier et celui de demain, tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

L'INCIDENT DU DERBY D'EPSOM

Le dramatique incident qui s'est produit, le mercredi de la semaine passée, au Derby d'Epsom, alors que se disputait la course, a causé, dans toute l'Angleterre, une vive émotion: l'importance nationale de cette grande épreuve hippique, l'intérêt passionné qu'elle suscite chez nos voisins, l'affluence considérable qu'elle attire--la présence, aussi, parmi les concurrents, d'un

poulain français *Nimbus*, sur lequel on fondait de grands espoirs, et qui eût pu, sans doute, en des conditions normales, poursuivre sa chance--devaient donner au geste inattendu de cette suffragette, se jetant devant le cheval qui portait les couleurs du roi, un retentissement que n'atteignirent point les précédents attentats des terribles militantes du «vote pour les femmes».

Brutalement projetée sur la piste et frappée par les sabots du cheval dont elle avait provoqué la chute, tandis que son jockey, H. Jones, roulait à terre, en se faisant des contusions graves, mais heureusement non mortelles, l'héroïne de l'aventure, miss Émilie Davison, fut transportée, dans un pitoyable état, à l'hôpital d'Epsom: elle y a succombé, dimanche dernier, après une longue agonie.

Miss Davison, qui était âgée de trente-cinq ans, comptait, depuis 1906, parmi les suffragettes les plus résolues. Et elle s'était déjà signalée, à plusieurs reprises, par son extrême violence. C'est elle qui imagina, un jour, de se cacher dans le calorifère de la Chambre des communes pour apostropher les députés, et qui, il y a quelques mois, souffleta un infortuné pasteur qu'elle avait pris pour M. Lloyd George. Mise en prison par neuf fois, elle y manifesta encore son ardeur combattive en faisant la grève de la faim, en se barricadant dans sa cellule et en tentant de se suicider.

Miss Davison est considérée aujourd'hui par les suffragettes comme une martyre de la cause. Au cours d'un tumultueux meeting tenu cette semaine à Londres, Mrs Despard a exprimé l'espoir que son sacrifice «allumerait une flamme dans le coeur des hommes et les déterminerait à mettre fin à une situation redoutable».



**Miss Émilie Davison.
Instantané pris
quelques jours avant
l'incident d'Epsom.**



**Sur la piste de l'hippodrome d'Epsom, après
l'agressive
irruption de la suffragette: miss Davison, le
cheval *Anmer*
et son jockey, roulent à terre.**

L'ASSASSINAT DU GRAND VIZIR A CONSTANTINOPE

«Le grand vizir Mahmoud Chefket pacha, passant en automobile sur la place de la mosquée Sultan Bayazid, pour se rendre au Divan, a été frappé d'une balle de revolver à la tempe et, transporté au ministère de la Guerre, est mort quelques instants après. Son aide de camp, Ibrahim bey, a été tué à côté de lui. Des cinq assassins, un seul a été arrêté. La ville est, comme toujours, calme et indifférente.»

Telles sont les nouvelles de Constantinople qui nous arrivent le mercredi et le jeudi de cette semaine.

Ainsi le sang de Mahmoud Chefket et d'Ibrahim bey paie le sang de Nazim pacha et de Tewfik Kibrizli.

Je revois passer devant mes yeux la tragédie du 23 janvier et Mahmoud Chefket pacha lui-même, le lendemain matin, accompagnant le sultan à la cérémonie du Sélamlık, puis recevant, le soir, à 3 heures, l'investiture du grand vizirat: raide, très droit, yeux étincelants, moustaches de chat, l'expression implacablement résolue; et auprès de lui, vivant contraste, le cheik-ul-islam, vieillard séculaire, cassé, à la longue barbe, les yeux fixés vers le sol, l'air d'un très ancien revenant échappé du plus antique, du plus saint, du plus fanatique cimetière de Stamboul. Cette incarnation de la jeune Turquie et de l'ancienne, affrontées l'une à l'autre, avait quelque chose d'infiniment dramatique. Comme aujourd'hui, le peuple de Constantinople demeurait «calme et indifférent».

Et cependant, ce général à l'expression si



Mahmoud Chevket pacha. c'était un des meilleurs de son pays,
--Phot, Phébus.

impéreuse, ce bon officier à l'allemande, germanophile qui entrevoyait le monde à travers des lunettes prussiennes, était un faible, simple instrument aux mains du Comité Union et Progrès. Les adversaires de celui-ci n'ont pas frappé à la tête.

Les titres de Mahmoud Chevket sont des titres de général de guerre civile. Il est célèbre pour avoir, en avril 1909, conduit le 3^e corps de Salonique contre Constantinople, célèbre pour avoir conspiré la chute du cabinet Kiamil et la mort de Nazim. Perte de la Bosnie-Herzégovine, perte de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque, prolongation inutile de la guerre avec les Balkaniques, conditions plus dures de la paix, tels sont les résultats qu'il a obtenus, et le bilan de la Jeune Turquie. Pourtant, inlassable travailleur, ayant tenté de toute son âme la réorganisation de l'armée. Mais il

semble qu'à un certain point de décadence d'un peuple la bonne volonté des individus soit vaine pour le sauver et que les efforts dans ce but n'aboutissent qu'à hâter les catastrophes. G. R.



Sur la lisière du sentier de la Vertu.
Croquis d'après nature de J. SIMONT.

LE MATIN AU BOIS

«Nous n'irons plus au Bois, déclarent quelques grincheux. Le Bois est envahi par trop de gens depuis que de Belleville on y peut venir, par le Métropolitain, pour trois sous. Et puis, les automobiles y soulèvent trop de poussière; et qui osera nous débarrasser de cette poussière-là? L'automobile est une reine dont on ne discute plus les volontés; on avait essayé de lui fermer deux heures par jour l'allée des Acacias. Ce fut un beau tapage! Non, non... nous n'irons plus au Bois.»



Un vieil habitué des allées cavalières.

Les grincheux ont tort, et c'est Lavedan qui a raison. Il nous disait, la semaine dernière, qu'il n'y a rien à Paris de plus délicieux que ces deux mois de fin de printemps, de fin de saison parisienne. Mai, juin... C'est vrai, mais encore faut-il choisir. Car il y a, même à Paris, dans l'instant admirable de l'année où nous voici parvenus, des coins privilégiés, et, comme eût dit Dumas fils, des minutes supérieures. Or, l'un de ces coins privilégiés, n'en doutez pas: c'est le Bois. Il faut aller au Bois. Et il faut y aller le matin. Oh! pas le dimanche, c'est entendu; pas le

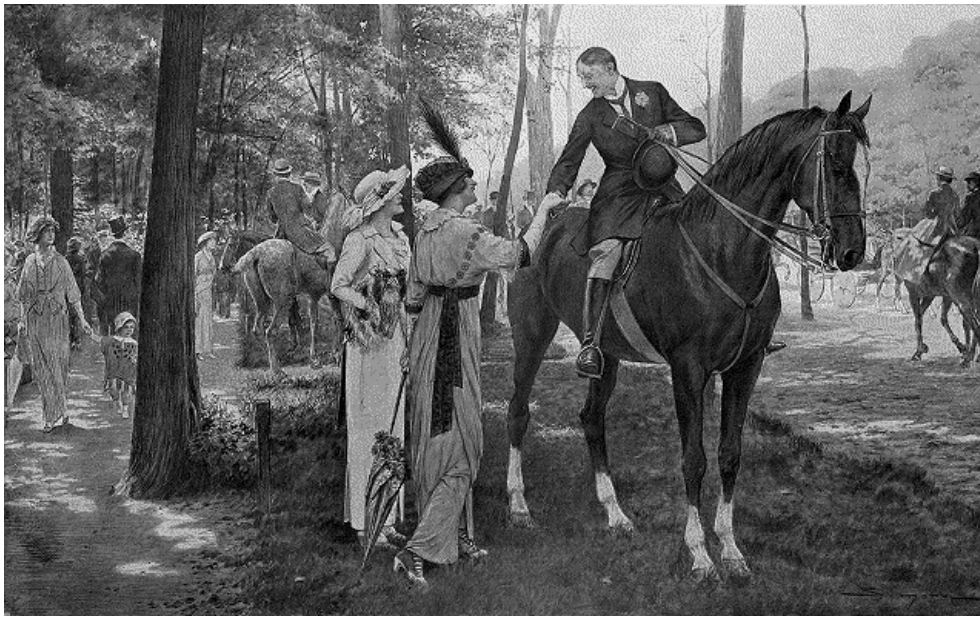
jour où le Métro déverse sur le Bois deux cent mille flâneurs; où, de la porte Dauphine et de la porte Maillot, jaillissent les cyclistes, en gerbes rasantes; où il pleut sur les pelouses des bouteilles vides et des papiers gras; mais en semaine.

En semaine, et *pas trop tôt*. Avant neuf heures du matin, le Bois n'a pas sa vraie physionomie. Le Bois n'est pas en beauté. Je veux dire que, pour la parfaite joie de nos yeux, il n'est pas ce qu'il sera deux heures plus tard; ce qu'il faut qu'il soit pour être quelque chose d'unique au monde.



Les chiens à la mode.

Avant neuf heures du matin, le Bois appartient aux arroseurs, aux jardiniers, aux chauffeurs qui viennent à grande vitesse chercher des clients dans Paris; aux gens d'écurie qui promènent leurs bêtes, aux hommes d'affaires qui font du cheval par hygiène, montent en chemise de flanelle et en chapeau mou,--en attendant le bain tiède et le chocolat... C'est entre neuf heures et midi qu'il faut aller au Bois; et c'est autour d'onze heures qu'il est exquis, si le temps est joli, de s'y attarder. Ah! qu'il est donc désolant que Verlaine ait eu le mépris du «monde», et que, pour n'avoir pas à s'habiller, il ait situé ses *Fêtes galantes* au temps de Fragonard et de Watteau! Car le Bois aussi a ses fêtes galantes qui sont, deux mois par an, des fêtes de tous les matins. Le Bois a ses dessinateurs et ses peintres; il a ses prosateurs. Verlaine eût été le plus spirituel et le plus tendre de ses poètes, et l'on y rencontre à cheval, à pied ou sur des chaises--à chaque tournant d'allée--des hommes et des femmes qui ont l'air de bavarder des vers de lui.



MATINÉE PARISIENNE AU BOIS.--Une gracieuse rencontre dans l'allée des Acacias: le salut du cavalier. *Dessin de J. SIMONT.*



Le banc des «populaires»: une élégante vient de passer.

N'allez pas chercher trop loin ces cavaliers, ces tournants d'allée et ces femmes. Le bois de Boulogne est une «étendue d'herbe» qu'on aime principalement, comme la mer, à cause des petites plages qui la bordent. Ces plages s'appellent Maillot, Madrid, Bagatelle, Dauphine, la Muette... Chacune d'elles est formée de pelouses commodes, de clairières où l'on s'assoit et d'où l'on guette les cavaliers qui passent au long de l'allée toute proche, et qu'arrêtent des mains tendues, des sourires qu'on savait rencontrer là. On potine, on échange de menus propos tout à fait dénués d'intérêt, mais qu'importe? Est-ce qu'ici l'attrait du spectacle n'est pas tout entier dans la grâce des attitudes, dans la façon jolie dont se disent ces choses inutiles, dans cet art souverain que possèdent, à Paris, certaines femmes--celles, justement, qui vont au Bois le matin--de composer d'adorables aquarelles rien qu'en disant bonjour à un cavalier qui passe, ou en promenant sous le bras, comme un bibelot de prix, le plus aimable ou le plus ridicule des petits chiens?

Un poète populaire francfortois, nommé Stolze, écrivait un jour: «Une chose qui ne m'entrera jamais dans la tête, c'est qu'on puisse n'être pas de Francfort.» Je suis étonné qu'à l'exemple de Stolze aucun écrivain de chez nous n'ait encore publié cette opinion:

«Une chose incompréhensible, c'est que les Parisiennes aient pu plaire avant d'être habillées comme elles le sont aujourd'hui.»

Il est certain qu'aucune mode n'a jamais plus spirituellement aidé à faire valoir les séductions de la grâce féminine que celles où l'on voit se complaire, à cette heure, la Parisienne. La jupe est assez courte pour laisser libre jeu au petit pied qu'habille la bottine claire. Elle est collante et souple à la fois. Elle est un vêtement de précision et de complaisance. Elle ne crie pas ce qu'il faut taire, mais tout ce qu'il est décent possible de dire, elle le dit. Et leurs chapeaux! De ce côté-là, c'est le désordre; c'est l'anarchie; mais quoi de plus avantageux que l'anarchie, quand il

s'agit de parer un joli visage?

Point de consigne oppressive; nul ordre à recevoir de sa modiste. On se regarde dans la glace, et l'on choisit un chapeau pour sa figure: toque ou bonnet, cape ou turban, vaste ou minuscule, persan ou batignollais, il importe peu. Et tous sont charmants.

Il n'est pas jusqu'à leur allure qui ne soit devenue plus troublante... Entraînée aux sports, la jeune femme sait mieux marcher qu'autrefois; regardez-la suivre au Bois, vers midi, le chemin qui la ramène dans Paris. Elle marche droite, avec aisance et résolution, en petite personne qui sait où elle va et ce qu'elle veut.



Une aimable personnification de l'entente cordiale: «Mademoiselle» et «Miss».

Mais que celles-là ne nous empêchent pas de regarder les autres... tous les autres. Car le Bois, le matin, ne doit pas son attrait qu'aux productions de la Modiste et du Couturier; et sur ces petites «plages» qui le bordent il est d'autres figures intéressantes que les modèles d'Helleu et de Boldini. Il y a toute une gentille clientèle d'«habitueés» qu'on serait désolé de n'y plus voir. Il y a le rentier «classe moyenne» qui vient goûter là l'exquise volupté des flâneries matinales et dont la devise est faite d'un distique de *Galatée*...

*Ah! qu'il est doux de ne rien faire
Quand tout s'agite autour de nous!*



Au bois de Boulogne: un brin de causerie sous les acacias.
Croquis d'après nature de J. SIMONT.

Il y a la *miss*; il y a la *fraülein*, qui ne semblent pas trop souffrir, en vérité, de l'exil auquel leur mission d'éducatrices les condamne; il y a le vieux cavalier, le sportsman ancien style qui veut bien reconnaître que la Parisienne de 1913 est une ravissante personne, mais qui cependant persiste à lui préférer celle de 1867, et pour cause. Il y a l'officier sur son cheval d'armes, le petit garçon sur son premier poney, l'amazone mûre, de belle prestance encore, qui fait du trot en pensant à sa corsetière et à son médecin. Il y a... il y a cent autres spectacles encore. Allons au Bois. Allons-y souvent. Le Bois est une de ces choses superflues sans lesquelles une foule d'honnêtes gens auraient, à Paris, l'impression de manquer du nécessaire.

E. B.



Venu de Paris à Johannistal dans la matinée, Brindejont des Moulinais, après avoir remplacé son casque d'aviateur par une casquette, va se restaurer. Les gestes des personnages retenant les chapeaux et les plis des vêtements soulevés témoignent de la violence de la bourrasque.

UN STUPÉFIANT RAID AÉRIEN

DE PARIS A VARSOVIE

Depuis longtemps déjà l'audace de nos aviateurs n'a plus de bornes; il semble désormais que leur succès ne doive connaître d'autre limite que celle de leur courage et de leur témérité. Malgré les prouesses qui, chaque jour, étendent le domaine des espoirs ou des prévisions, hier encore il eût semblé presque impossible de voler de Paris à Varsovie entre le lever et le coucher du soleil. Tel est pourtant le voyage extraordinaire, naguère encore digne de servir de thème à un conte de fée, que vient d'accomplir un de nos plus jeunes et de nos plus brillants champions, Brindejont des Moulinais.

Pour couvrir cette distance de 1.360 kilomètres à vol d'oiseau, Brindejont n'a fait que deux escales. Parti de Villacoublay à 4 heures du matin, il arrive à 6 h. 45 à Wanne (Westphalie); le temps de se ravitailler, d'inspecter son moteur, et il repart à 8 h. 55. Deux heures plus tard, à 11 heures (heure française), il atterrit à Berlin où son apparition cause une véritable stupeur: depuis le matin, la tempête fait rage; sur l'aérodrome de Johannistal, les oriflammes des hangars ont été arrachés par le vent, aucun pilote n'a même songé à sortir. Notre compatriote n'en est que plus chaleureusement accueilli; il s'offre quelques heures de repos, puis, tout souriant, comme le montre notre photographie, malgré sa fatigue, malgré la persistance du vent sud-ouest dont la violence rend son voyage extrêmement périlleux, mais fournit à la vitesse propre de son appareil un appoint considérable, il reprend son vol à 13 h. 45. Et, bien avant que se dessine le crépuscule, à 17 h. 15, l'oiseau de France se pose doucement à Varsovie.

Si l'on tient compte des arrêts, il reste un vol effectif de cinq heures cinq pour franchir les 900 kilomètres de distance entre Paris et Berlin, ce qui représente une vitesse moyenne réelle de 177 kilomètres à l'heure. La moyenne générale entre Paris et Varsovie ressort à 170 kilomètres; en fait elle est sensiblement plus forte, car le détour par Dusseldorf, Berlin et Posen semble porter la distance parcourue à près de 1.500 kilomètres. D'après un télégramme de l'aviateur, la vitesse entre Wanne et Hanovre aurait même atteint 215 kilomètres.

Brindejont a ainsi mis quatre fois moins de temps que le train le plus rapide pour se rendre de Paris en Pologne. Il avait emporté un paquet de numéros du *Matin* qu'il a distribué aux habitants de Varsovie à l'heure même où le train en apportait à Lyon!

Par ce raid extraordinaire Brindejont devient détenteur de la coupe Pommery conquise récemment par Guillaux qui était allé de Biarritz à Kollum, portant à 1.229 kilomètres le record du voyage en ligne droite en une seule journée. Le glorieux pilote reçoit la juste récompense d'une maîtrise et d'une audace à peu d'autres pareilles; il s'était déjà signalé dans plusieurs grandes épreuves, notamment dans le circuit des capitales et dans le circuit d'Anjou où, seul avec Garros, il termina le parcours le premier jour, bravant une tempête qui avait arrêté tous les autres concurrents.

Cette fois encore, il se trouvait aux prises avec des conditions atmosphériques

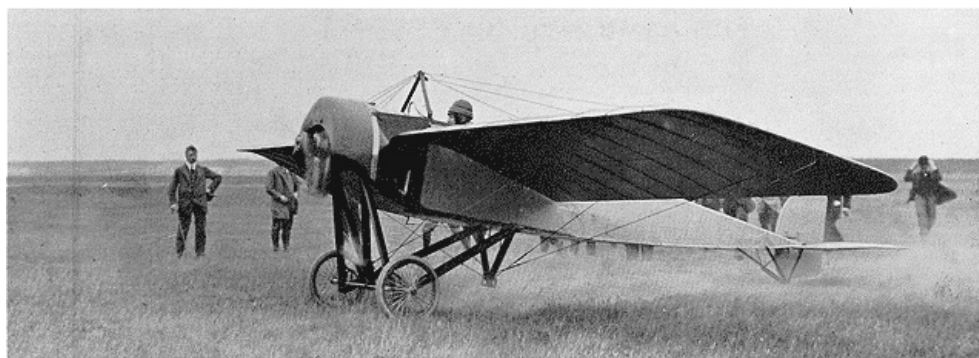


Brindejonc des Moulinais remonte dans son monoplan pour accomplir son étape d'après-midi: Berlin-Varsovie.

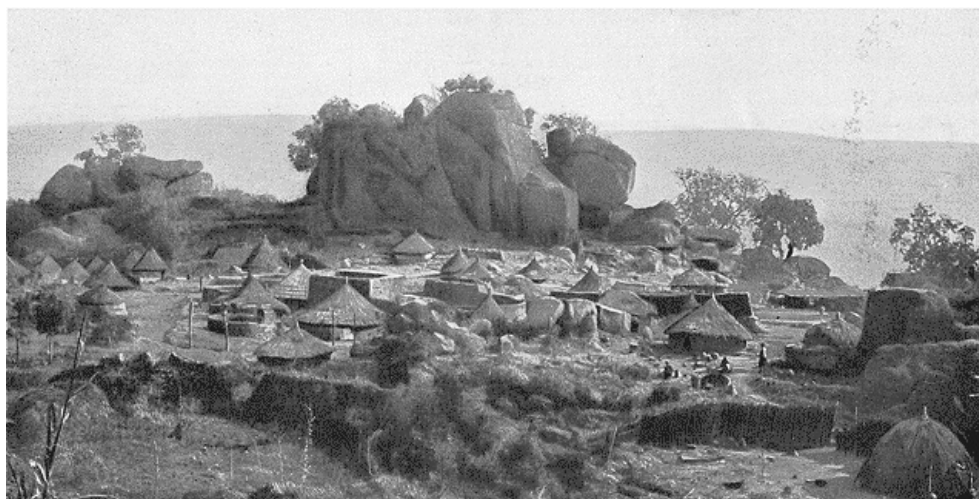
déplorables. «Pris dans un tourbillon, racontait-il en arrivant à Berlin, je fis une chute de 300 mètres. Je passai en quelques secondes de 1.500 à 1.200 mètres. Tout mon dos est écorché. Je suis brisé de fatigue, mais je n'en suis pas moins content et fier d'avoir accompli en si peu de temps le trajet devenu classique Paris-Berlin.»

Sans doute, c'est la force du vent arrière qui a permis de réaliser cette vitesse exceptionnelle, car la vitesse propre de l'appareil ne dépasse guère 120 kilomètres; mais un tel exploit montre le parti qu'un bon pilote peut tirer de la fureur des éléments et atteste une fois de plus la valeur et le courage des aviateurs français.

Ajoutons que le héros de cette admirable performance est né à Plerin (Côtes-du-Nord) le 8 février 1892.



**A l'aérodrome de Johannistal: le départ pour Varsovie.
LE PASSAGE A BERLIN DE L'AVIATEUR FRANÇAIS BRINDEJONC DES
MOULINAIS**



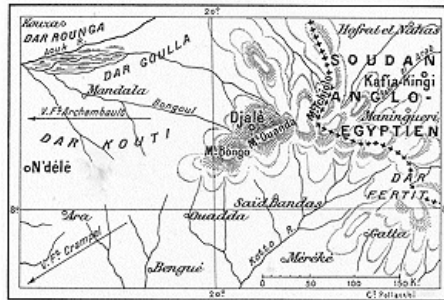
Une capitale de sultanat au Dar Kouti: le «dem» du sultan Kamoune.

NOTRE OEUVRE AFRICAINE

LA JONCTION AVEC LES POSSESSIONS ANGLAISES

Hors du bruit de nos agitations, de nos querelles, les admirables soldats lancés en enfants perdus dans la brousse tropicale pour accomplir l'oeuvre française continuent posément, méthodiquement, leur excellente besogne. Mais ils sont si loin, si isolés, que les feuillets d'histoire qu'ils écrivent ne nous parviennent que lorsque d'autres feuillets peut-être s'y sont déjà ajoutés. C'est ainsi que nous pouvons seulement donner le récit de faits qui se déroulaient au Dar Kouti, aux confins mêmes de notre empire africain et des possessions anglaises, dans les derniers jours de l'année écoulée. Il n'en a pas moins, après tant de semaines, la saveur de l'inédit.

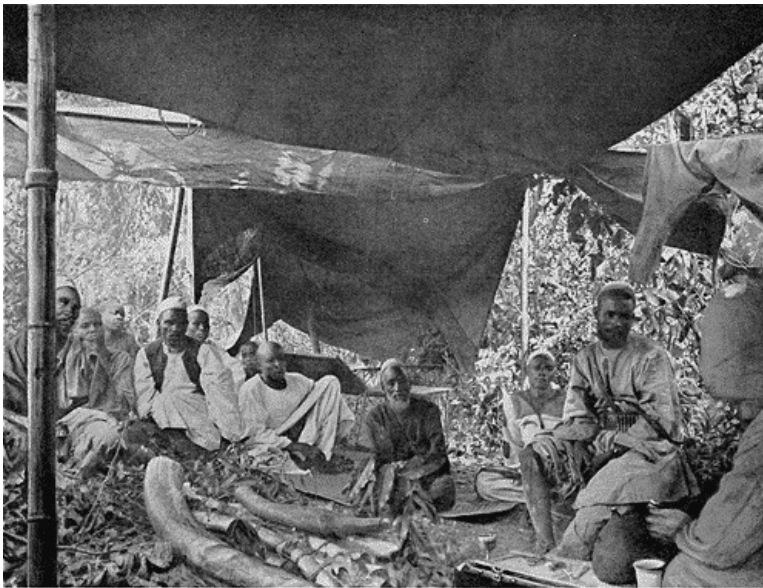
On se souvient qu'au mois de janvier 1911 l'ancien lieutenant de Rabah, Mohammed es Senoussij sultan du Dar Kouti, trouvait la mort au cours d'un combat sanglant que lui avait livré le capitaine Modat.



La région de Djalé, au Dar Kouti, récemment occupée par nos troupes.

Ce tyran retors et cruel avait réussi, grâce à une souple diplomatie, à maintenir des liens et même l'apparence d'une alliance avec nous. Il en profitait pour tirer de notre bienveillance tout ce qui pouvait lui servir à fortifier sa puissance, en particulier les armes et les munitions.

De notre côté, la faiblesse de nos effectifs dans les territoires du Chari-Tchad ne nous permettait malheureusement pas de surveiller ses agissements. Il en abusa pour ravager et dépeupler le pays qui lui était soumis et les régions avoisinantes, accroître ses armements et, par ses relations avec les plus fanatiques partisans de l'islam, tenter d'installer, au coeur des possessions françaises, un grand marché d'esclaves et un foyer de propagande religieuse.

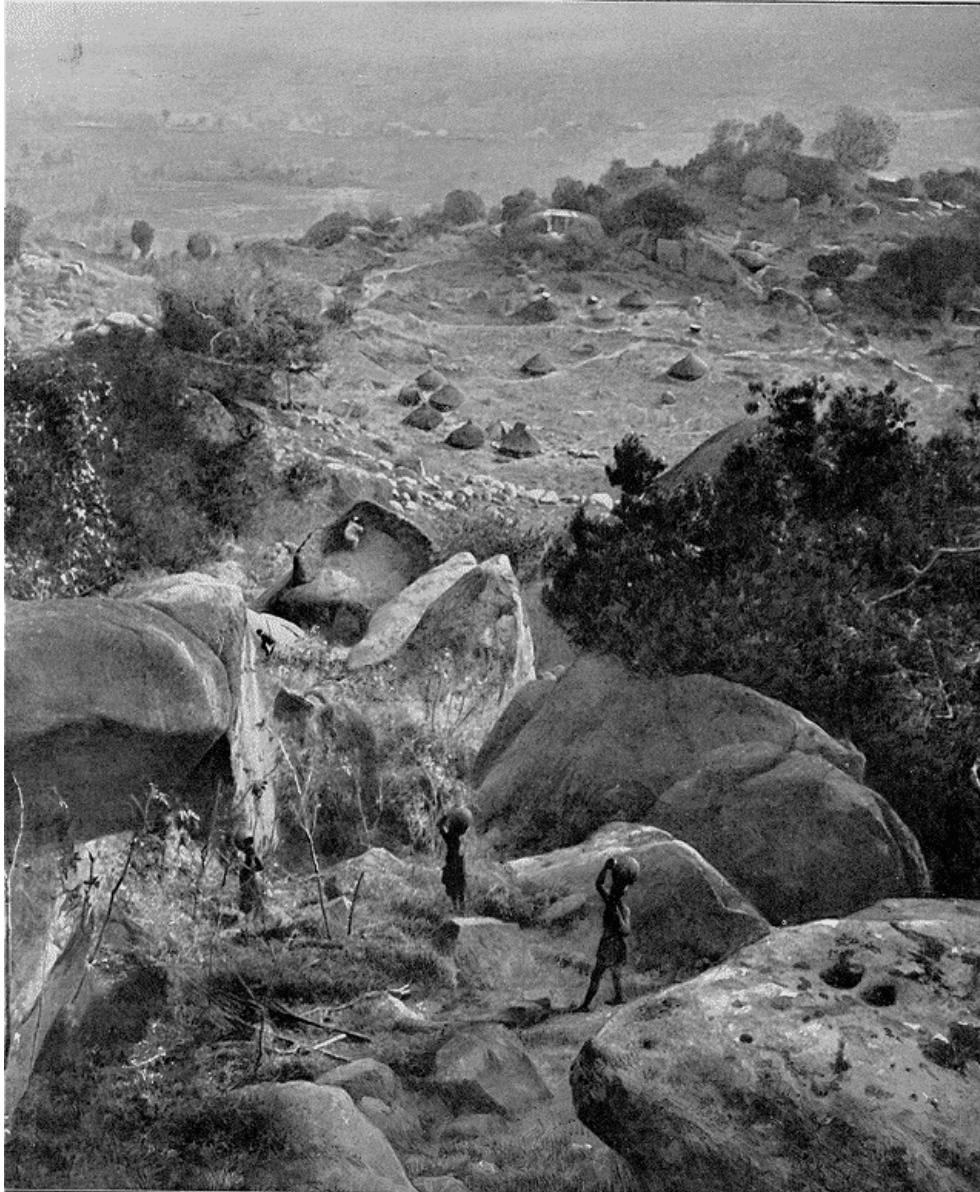


Une palabre sous la tente: El Hadj Tockeur, envoyé du sultan Kamoune, devant le capitaine Soulier.

Pourtant, le moment vint où le sultan du Dar Kouti sentit que, malgré tous ses efforts, il ne lui serait plus possible de nous cacher ses coupables agissements. Dès lors, il ne songea plus qu'à s'affranchir de notre tutelle, et à se préparer un refuge hors de notre portée. Il saisit le moment de nos plus cruels embarras au Ouadaï, la période durant laquelle fut massacrée la colonne Fiegenschuh et celle qui vit tomber le colonel Moll et ses compagnons d'armes à Dorothe. Disposant de 4.000 fusils, dont 1.200 à tir rapide, il dirigea ses meilleurs chefs de bannière et 2.000 guerriers contre la montagne de Djalé, vrai nid d'aigle, escarpé, tourmenté, formidable, où son ancien vassal le chef Djellab, sultan des tribus ouangas et youlous, s'était habilement fortifié. Le siège qu'il en fit fut long et meurtrier. Il lui fallut deux années d'efforts pour venir à bout des Youlous qui, finalement, affamés, épuisés, s'enfuirent de nuit pour se réfugier au Soudan anglo-égyptien, laissant la position aux mains de leurs adversaires. C'était le triomphe pour Senoussi. Sa défaite et sa mort, par les armes du capitaine Modat, vinrent briser ses espérances.

C'est alors que vainqueurs de Djellab et vaincus de N'délé vinrent se réfugier à

Djalé même, où ils se groupèrent sous les ordres d'Abdoullaye Kamoune, fils de Senoussi. Conseillé par les plus ardents ennemis de l'influence française, le fanatique El Hadj Tockeur et le faki Yssa, anciens confidents de son père, le jeune sultan entreprit la réalisation des rêves et des projets ébauchés. Nouant des intelligences avec ses voisins, razziant tantôt vers le nord-ouest, en pays rounga, tantôt vers le bassin de la Kotto, au sud, où il massacra deux commerçants français, poussant des pointes vers la région de N'délé, il n'en continuait pas moins à nous accabler de fallacieuses promesses et de protestations d'amitié.



Les redans et retranchements naturels du repaire de Ouanda Djalé: au centre, cases du village de Djemel Eddine, un des fils de Senoussi.

La situation ne pouvait durer. Une puissance nouvelle se formait: il fallait agir, et agir vite. La 4e compagnie du bataillon de l'Oubangui-Cliari, sous les ordres du capitaine Souclier, fut envoyée contre Djalé, le repaire de Kamoune, avec mission



Le tata du sultan Abdoullaye Kamoune, à Djalé.

d'obtenir la soumission absolue de celui-ci. L'ultimatum du capitaine Souclier étant demeuré sans effet, au bout de vingt-quatre heures, l'assaut fut donné et la position brillamment enlevée. Nos adversaires surpris, bousculés, éperdus, furent culbutés, rejetés dans la plaine, éparpillés en désordre dans toutes les directions, laissant nombre des leurs sur le terrain. Kamoune, à peu près abandonné, s'enfuit, et très probablement se réfugia en territoire anglais. L'un de ses frères se rendit; les soumissions affluèrent.

C'en est donc fait désormais de l'ancienne tyrannie senoussienne. La route du

Chari au bassin du Bahr el Ghazal est ouverte. La jonction avec la grande puissance amie devient un fait accompli par suite de l'installation d'un poste français à cinq jours du poste anglais de Kafia-Kingi et de la soumission du chef Djellab, réinstallé auprès de nous sur l'ancienne route des caravanes. Notre influence et notre commerce vont maintenant s'exercer librement dans ces vastes régions où la paix française ramènera l'ordre, la richesse et la prospérité.

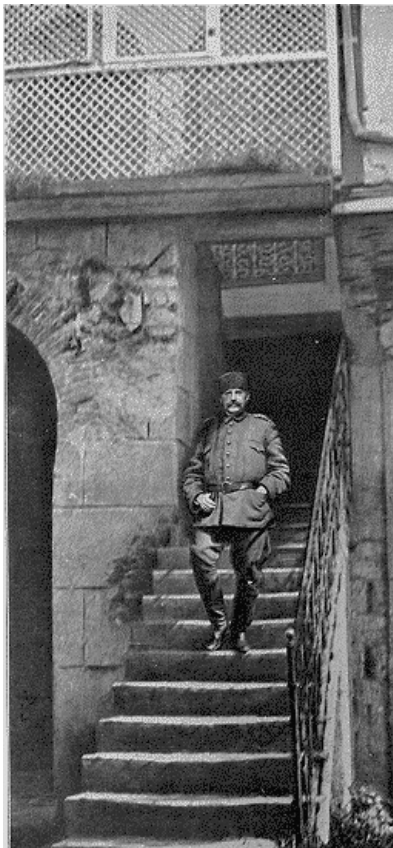
LA NOUVELLE ALBANIE

M. Franz de Jessen, ancien correspondant de *L'Illustration* à Copenhague, qui a suivi, comme correspondant du journal danois le *Riet*, les armées ottomanes durant la campagne de Thrace jusqu'au dernier coup de canon tiré en novembre à Tchataldja, avant le premier armistice, parcourt aujourd'hui l'Albanie devenue soudain indépendante, mais incertaine encore de son sort; il y visite les grands chefs féodaux qui prétendent chacun peser de façon décisive, du poids de leur épée et du nombre de leurs soldats, sur les destinées du pays et nous adresse ces très intéressantes lignes sur ses premières impressions pittoresques et sa rencontre avec Essad pacha:

DE DURAZZO A TIRANA

Tirana, 28 mai 1913.

J'arrivais le 23 mai, à bord de l'*Albanie*, dans le port d'Antivari. Nous apportions aux Monténégrins les premiers vivres qu'ils eussent reçus après la levée du blocus. Quoique fort contents, ils jurèrent qu'ils n'avaient jamais manqué de rien. Seul le propriétaire suisse de l'hôtel de la Marine se plaignait de n'avoir pu, durant les trois derniers jours, servir de bière à sa clientèle, et que les puissances eussent ainsi attenté aux intérêts d'un neutre.



San Giovanni de Medua était occupé à mon passage par un bataillon monténégrin et deux batteries. Cependant, à 2 kilomètres de la ville, on apercevait un camp turc de 2.000 hommes environ avec une trentaine de canons de campagne Krupp. C'étaient des soldats d'Essad pacha, évacués là, attendant les transports qui les ramèneraient en Turquie, et ne faisant point trop mauvais ménage avec leurs ennemis de la veille.

Le 25 mai, nous jetons l'ancre devant Durazzo. Deux croiseurs, l'un italien, l'autre autrichien, sont sur rade, quoique la ville ne soit plus bloquée. Ni formalité de passeport, ni douane. Le soleil levant éclaire les fortifications vénitienes, la mer de turquoise, les petites maisons qui arborent le jeune drapeau de l'Albanie, rouge avec l'aigle noir, car les Albanais se nomment fils de l'aigle. Quelques-uns de ces drapeaux portent aussi une étoile blanche symbolisant le ciel commun à tous, catholiques, orthodoxes, musulmans.

LE FIEF D'ESSAD PACHA

Essad pacha chez lui, à Tirana. A Durazzo, ordre parfait. Essad pacha y a institué un conseil de 6 notables, 3 musulmans, 3 orthodoxes, présidé par

--Phot. F. de Jessen.

son cousin Hamid bey Toptani.

Beaucoup de soldats turcs sont demeurés là, vivant dans la détresse sans que personne se soucie d'eux, ni d'assurer leur rapatriement. Quant aux soldats albanais, ils ont été licenciés et renvoyés dans leurs foyers.

Hamid bey me donne un gendarme d'escorte, en uniforme turc, pour m'accompagner à Tirana, centre de l'influence de la famille des Toptani qui

prétendent descendre de Scanderbeg et dont Essad pacha est le chef.

Les paysages qui bordent la route de Durazzo sont riants et fertiles, vergers, prairies, bosquets. Les églantines, les clématites, les jasmins en fleur parfument la brise de mer. Les paysans s'arrêtent, demandent qui je suis, puis saluent et disent à mon drogman «Qu'il écrive bien de l'Albanie!»

Tirana a un charme indescriptible. Protégée au nord par de hautes montagnes, elle est enfouie dans la verdure de ses platanes, de ses mûriers, de ses cyprès et d'innombrables jardins où se mêlent l'oranger, le citronnier, les lauriers et les myrtes. Partout de l'eau, des sources et des cascades.

CONVERSATION AVEC ESSAD PACHA

La demeure d'Essad pacha et de son état-major est une vraie forteresse gardée par les soldats turcs. Les Serbes qui l'ont occupée auparavant n'ont pas été tendres pour la propriété d'Essad pacha. Il s'en plaint, mais sans trop d'amertume.

Le maître de Tirana et de toute l'Albanie, au nord du fleuve Scumbi, a cinquante ans environ; il est vigoureux et d'allure militaire. Ne sachant que quelques mots de français, son chef d'état-major sert d'interprète. Il sait écouter, parle avec finesse; parfois ses yeux brillent, ses traits durcissent et on se sent en face d'un chef qui veut être obéi sans défaillance. Cependant il sait sourire et faire sourire; il a de l'ironie. C'est un militaire doublé d'un diplomate et qui combine les manières orientales à la rudesse d'un hobereau prussien. Il dément avec dédain les bruits qui ont couru sur ses relations avec le roi de Monténégro. Il n'y a eu nulle entente de sa part avec celui-ci. Il a rendu la ville à cause de la famine. La résistance était impossible, non seulement un jour, mais quelques heures de plus. A chaque fois que je reviens sur ce sujet, il se montre plus catégorique.

Mais quelle est sa position en Albanie, entouré de troupes turques, vêtu en général turc, placé entre le gouvernement provisoire de Valona, presque reconnu par l'Italie et l'Autriche, et le gouvernement de Constantinople et ce padischah auquel ses propres soldats à lui, Essad pacha, souhaitent encore chaque jour, après la prière, longue vie et long règne? Je le lui demande.-«Quant au gouvernement de Valona, me dit le général avec un sourire, comment voulez-vous que moi, général turc, j'entretienne des relations avec lui? Les consuls d'Autriche et d'Italie m'ont informé qu'un tel gouvernement existait. Je n'en sais rien. Cela ne me regarde pas!»

Et, montrant les dents et clignant des yeux: «Maintenant il y a la question de mes relations avec le gouvernement turc. Rien de plus simple. J'attends les ordres du ministère de la Guerre turc. Mais parfaitement... Je suis prêt à conduire mes hommes où on voudra, pourvu que ce ne soit pas trop loin. Par exemple je n'irai pas à Bagdad ou au fond de l'Asie Mineure. Cela n'a pas besoin d'explication.»

Voilà une loyauté parfaite. Mais Essad insiste: «Quand j'ai nommé Hamid bey mutessarif de Durazzo, il m'a demandé:--A qui dois-je m'adresser pour prendre des ordres? --A Dieu, lui ai-je répondu, et ensuite à qui tu voudras, sauf à moi.» Mais qui gouvernera ce pays, ai-je demandé à mon tour? Il rit: «Vous oubliez que l'Autriche et l'Italie estiment qu'il y a un gouvernement à Valona.»

Cependant il dévoile quelques-unes de ses pensées. Il veut «le bonheur de l'Albanie». C'est vague; comment l'assurer? L'indépendance est le point principal, puis: compromis honorable avec la Turquie, organisation du pays conformément à ses traditions nationales, recours à l'assistance européenne au point de vue financier et technique, mais sans arrière-pensée, sans tutelle autrichienne ou italienne. «Quant à mes aspirations au trône d'Albanie, merci, pas pour moi! déclare-t-il. Qu'on nous laisse en paix; et avec mes amis et tous les chefs du pays peut-être ferons-nous de bonne besogne.»

Il y a, en Albanie, trois religions: l'islam, l'orthodoxie et le catholicisme romain. Aussi a-t-on pensé, assez sottement d'ailleurs, qu'un prince ou qu'un roi protestant, n'appartenant à aucune de ces communions, concilierait tout. Essad pacha estime la trouvaille plaisante. «Pourquoi pas un juif? dit-il, vraiment, ce sont là des propos et des jeux d'enfant. Ce qui importe et ce qui importe seul, c'est notre indépendance, et par indépendance j'entends non pas une étiquette couronnée mais une réalité assurée et indiscutable.»

Pour l'instant, Essad pacha se repose, maître dans le fief de ses pères, ayant le temps d'attendre qu'on vienne le chercher si l'on a besoin de lui, conscient de sa force et de sa puissance, prêt à bondir au moment opportun, et sûr que rien ne se fera sans lui dans l'Albanie du Nord.

Ajoutons, quant aux rapports d'Essad pacha et du ministère de la Guerre à Constantinople, que le gouvernement turc considère ce grand chef albanais comme un simple rebelle. Certains des membres de ce gouvernement s'expriment même à son sujet avec la dernière violence. Comme notre collaborateur Georges Rémond, pensant à ce moment partir pour l'Albanie, s'entretenait de lui avec le colonel Djemal bey, gouverneur militaire de Constantinople, celui-ci lui déclara textuellement: «Essad pacha est le fils d'un bandit enrichi par Abdul Hamid, bandit lui-même, ayant fait assassiner. Hassan Riza bey, commandant la place de Scutari, l'un de nos meilleurs officiers, et ayant lâchement rendu la ville après entente avec le roi de Monténégro. Il n'existe pas d'homme plus scélérat et plus bassement ambitieux...»



Mlle Broquedis.

M. Max Decugis.
Amblard.

M. A. F. Wilding.

Mlle

TENNIS ET TENNISSEURS

Paris, cette semaine, a vu pour la deuxième fois se disputer, sur les terrains du Stade français à Saint-Cloud, le championnat du monde de lawn-tennis sur court en terre battue, les meilleurs joueurs européens se sont trouvés aux prises sous les yeux d'une assistance aussi élégante que nombreuse et frémissante. C'est le grand event continental de l'année «tennistique», un des clous notables de la saison mondaine et sportive.

Les notes suivantes, que nous avons la bonne fortune de publier à cette occasion, sont dues à M. André Lichtenberger. Car M. André Lichtenberger n'est pas seulement le subtil et délicat romancier que nos lecteurs connaissent. Chronologiquement au moins, il fut un des premiers joueurs de tennis de France et n'a pas cessé de manier la raquette. Ses observations souriantes ou narquoises se recommandent donc autant de sa connaissance du jeu que de ses qualités de psychologue. Elles sont détachées d'un petit volume qui paraîtra prochainement à la librairie Oudin: «Le Lawn-tennis.-Notes, Souvenirs, Méditations».

I

MÉDITATIONS SOCIALES, ÉTHIQUES, PSYCHOLOGIQUES ET AUTRES

La vogue du tennis existe depuis trente ans et va grandissant. Cet empire sera-t-il éphémère comme celui d'Alexandre? Question grave et délicate.

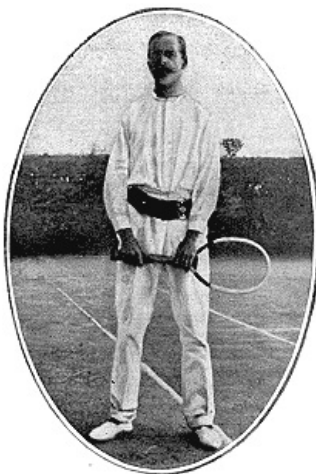
J'estime que, déjà longue et quasi mondiale, la faveur du tennis s'étendra encore dans l'espace et dans le temps. Et je m'en réjouis. Cela tient à ce qu'il est un jeu «bien fait». Il y a des jeux «secondaires», trop spéciaux, artificiels, qui ne sauraient amuser qu'un moment ou qu'une poignée d'amateurs. D'autres sont éternels parce qu'ils émeuvent le fond même de notre nature. On jouera au siècle des siècles à la main chaude, à cache-cache et au chat perché.

Le tennis a conquis rapidement un succès qui s'affirmera parce qu'il satisfait agréablement un certain nombre des facteurs déterminants qui poussent l'homme à jouer.

Il a d'abord cette qualité indispensable d'être un jeu amusant.

Il est amusant parce que, d'une façon simple, nette, élégante, harmonieuse, il répond au besoin d'exercice physique de l'homme civilisé, et en même temps, de la même manière, satisfait l'instinct de lutte qui subsiste en lui.

Réagir par le sport contre les déformations de notre organisme au sein de la vie intense de nos cités surpeuplées est aujourd'hui un de nos besoins universels. Mais une foule des moyens qu'on nous propose sont médiocrement attrayants. La pratique solitaire de certaines gymnastiques suppose une volonté ascétique qui passe la mesure de beaucoup d'entre nous. D'autres jeux nécessitent les outillages compliqués ou coûteux, des apprentissages interminables, n'atteignent qu'incomplètement, que partiellement, le but qu'ils proposent. Le tennis est un jeu complet, faisant travailler l'organisme tout entier, réalisable pratiquement d'une manière en somme aisée. Et il bénéficie au plus haut degré de ce stimulant qu'est l'instinct de la lutte.



M. André Lichtenberger en tennisseur.

Infiniment respectable, pèlerin passionné, solitaire et silencieux, le joueur de golf poursuit par monts et par vaux ses travaux d'art pénibles et raffinés sur la petite boule qu'il chasse devant lui. Au tennis la riposte de l'adversaire tient sans cesse en haleine, aiguise et distrait l'attention du joueur. C'est une véritable bataille qu'il livre. Moins brutale que la boxe, moins précipitée que l'escrime, elle donne néanmoins la même espèce d'excitation, de joie aiguë.

Le tennis a, de plus, cette qualité d'être un jeu sociable. On joue entre soi, séparés et non isolés du monde, dans l'atmosphère de la maison ou du club. Il n'est ni dangereux ni épuisant, et, par là, accessible à tous les âges et à tous les sexes. Il peut se pratiquer en famille, unifier sur le court plusieurs générations.

Il est un des moyens les plus commodes aujourd'hui pour faire transpirer ensemble des jeunes gens de sexe différent. Il est accessible à des messieurs hors d'âge sans qu'ils soient tenus de se sentir ridicules. On peut y faire figure honorable après un apprentissage relativement bref et sans avoir des aptitudes physiques exceptionnelles.

Si presque tout le monde peut jouer au tennis, pour y exceller, il faut, par contre, réunir un nombre considérable de qualités rares. Et c'est ce qui fait qu'accessible et intéressant pour la foule, il offre en même temps un caractère éminemment athlétique et esthétique.

Le tennis met en jeu d'incontestables qualités morales: ténacité, énergie, maîtrise de soi. Il exige certaines qualités intellectuelles. Non qu'il soit indispensable d'être un Pascal ou un Poincaré. Mais un pur crétin arrivera difficilement à y exceller. Un minimum de réflexion, de présence d'esprit et d'attention est nécessaire, ne fût-ce que pour démêler le jeu de l'adversaire et rectifier le sien, en conséquence. Maints échecs et maintes victoires sont dus à de pures raisons psychologiques.



M. Rahe.



**Miss Ryan.
Froitzheim.**



M.

Croquis d'après nature de L. de Fleurac.

Le tennis est-il un jeu esthétique? On l'a contesté. Sans doute son cadre un peu étriqué et artificiel, la limitation nécessaire du geste et d'effort, ce quelque chose de sautillant et d'aheurté à la fois qui le caractérise ne fait pas de lui tout d'abord un spectacle harmonieux. Il n'a ni l'envol élastique et noble de la pelote basque, ni la furie truculente, et empoignante du football, ni la simplicité classique et splendide de la boxe, ni la puissance rythmée du rowing, ni l'éclat

crissant et belliqueux de l'escrime. Pourtant la vitesse, la précision, la souplesse et la mesure du geste lui confèrent une grâce spirituelle, un charme à la fois robuste et net, qui sont bien à lui.

*
**

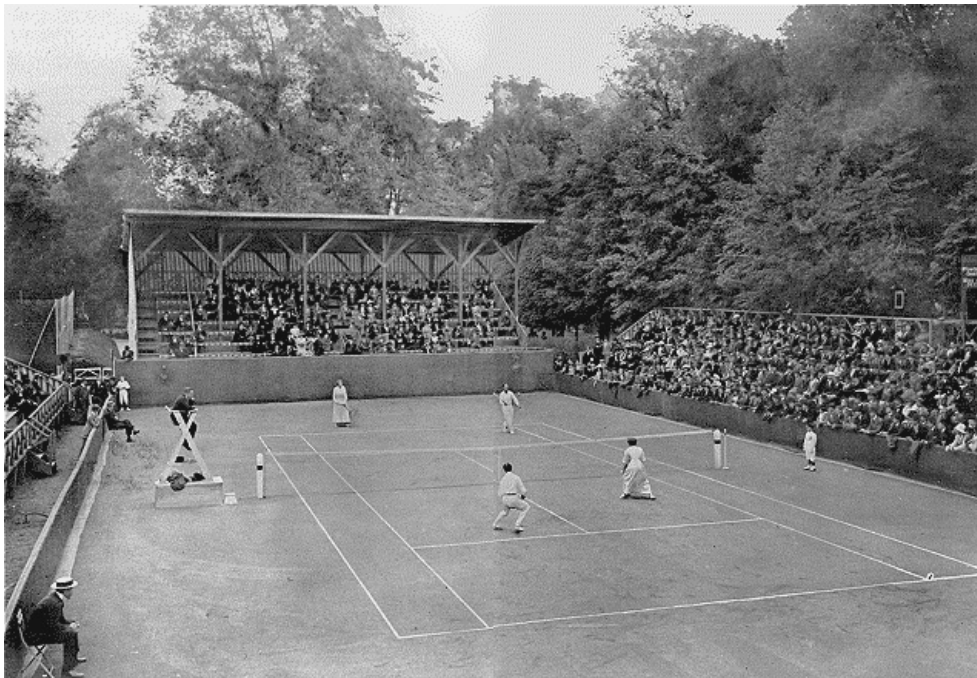
De ce que le tennis, accessible aux deux sexes, déroule ses phases harmonieuses dans un cadre restreint parmi une assistance attentive et nombreuse, il en résulte qu'il est infiniment propice au développement d'un aimable cabotinage. Et c'est là, sans doute, qu'il faut chercher une des raisons principales de son succès. Un monde spécial du tennis est né avec ses attitudes, son langage, ses costumes, son snobisme, sa franc-maçonnerie particulière. A des degrés divers, il marque d'une empreinte ceux qui y participent. Elle est d'un charme plus ou moins prenant, selon les individus. Une bonne fortune extrêmement rare veut que la totalité des champions que j'ai approchés soient sans aucune exception des garçons exquis qui unissent à la perfection de leur art une simplicité cordiale et de bon goût. En dehors d'eux on peut bien constater que par définition le champion du tennis est un tantinet poseur. Une nonchalance estimée aristocratique et un américanisme vaguement voyoucratique le caractérisent parfois. Ils lui confèrent une allure extrêmement personnelle.

*
**



En attendant l'heure du match. Quelques vices plus laids trouvent pareillement leur contentement au tennis. La rosserie, voire la muflerie, s'y épanouissent à coeur joie. Pas d'occasion plus commode pour abuser lâchement de sa force. Avec impunité, le promenant de droite et de gauche, du grillage du fond au filet, vous époumonez jusqu'à l'agonie un gentleman rondouillard. Il vous suffit de quelques balles pour écoeurer une vierge ou déshonorer une dame mûre qui demeurerait respectable sur tout autre terrain. Il est des drives brutaux comme une rupture, des lobs perfides comme des billets souscrits à longue échéance, des volées basses et trompeuses comme un faux serment, des services américains décevants comme un flirt de même nationalité.

«Le style, c'est l'homme». Jamais l'adage célèbre ne se vérifia mieux qu'au tennis. Jadis le croquet passait pour une épreuve décisive antérieure aux fiançailles. Si vous ne vous étiez pas jeté les maillets à la figure avant la fin de la partie, vous pouviez espérer naviguer en paix parmi les écueils de la vie conjugale. Combien les enseignements du tennis sont plus riches, plus délicats et plus féconds! Rien qu'à voir comment Z... tient sa raquette est une indication. Jamais vous ne me ferez croire qu'Amy soit un pingre, Decugis un mouton et Salm un enfant de chœur.



Les arbitres de touche. Le juge-arbitre. Mlle de Csery (Hongroise) M. Decugis (Français). M. Craig Biddle (Américain). Miss Ryan (Américaine).

LES CHAMPIONNATS DU MONDE DE LAWN-TENNIS.--Un match mixte sur le grand court central du Stade français, à Saint-Cloud.

Photographie J. Clair-Guyot.

Autant que le caractère, le tennis révèle la profession. Chacune confère au jeu de ses adeptes une empreinte qui les décèle. La vigueur nette et un peu sèche des attaques trahit le militaire. Ce processus honorable et appliqué pue l'universitaire à plein nez. Drives et smashes risqués à l'aveuglette dénoncent le cerveau brûlé. Vous faut-il le dossier de l'avocat, le diagnostic du médecin?

Je recommande particulièrement le tennis à l'intellectuel. Tandis que l'escrime l'énervera et que le golf sera impuissant à captiver son attention, le tennis, sitôt quelques balles échangées, s'empare de lui, le saisit et le distrait. Au bout d'un set, il a oublié les pires rosseries de ses confrères et combien son génie fut méconnu. La partie terminée, sous la douche bienfaisante, il se consolerait presque de n'en avoir point. Et, ensuite, placé en face d'une bonne tasse de thé et beurrant ses toasts, il reprendra confiance dans ses lumières, dans l'avenir de la France et le bonheur de l'humanité.

II

CONSEILS POUR TOUS

Le tennis est le tennis, c'est-à-dire quelque chose de considérable. Cependant, il n'emplit pas la vie, du moins tout entière.

Quand vous jouez au tennis, jouez-y. Vous aurez de l'esprit ailleurs, s'il vous en reste.

Ne soyez ni appliqués jusqu'au tragique, ni désintéressés jusqu'au je m'enfichisme. Croyez ou ayez l'air de croire que c'est arrivé, ou presque.

A moins que vous ne soyez Anglais, auquel cas ça viendra tout seul, faites-vous une tenue. Surveillez vos nerfs. Un masque mélodramatique est de trop. Une dégainée de gavroche pas tout à fait assez. Canet est bien.

Soignez votre style, mais ne lui sacrifiez pas tout. Proportionnez vos ambitions à vos forces. Il n'est permis qu'à Gobert de faire de suite trente-deux fautes de service. Evitez les mimiques outrées. Ne saluez pas de l'épée pendant plusieurs secondes avant de servir. Même si le service est bon, il y a déception. Et si rien ne vient, cela vous a un air de misère et d'avortement.

Ne considérez avec stupeur ni le ciel, ni la terre, ni votre raquette quand vous venez de manquer la balle. En somme, rappelez vos souvenirs, cela vous était déjà arrivé.

Si vous dominez aisément votre adversaire, n'exagérez pas la muflerie. Il y a des manières de faire cadeau d'un jeu qui appellent la gifle. Sachez gagner.

Et sachez perdre.

Quand, après deux heures de jeu, vous êtes estoqué, ne dites pas à votre vainqueur épuisé: «J'ai joué quinze au-dessous de mon jeu.»

Il y a, quand l'arbitre a jugé contre vous, certains regards de stupeur naïve qui sont d'exactes tentatives de chantage. Ils ne trompent personne.

Sachez offrir de recommencer un coup douteux surtout s'il n'est pas très important pour vous.

Même un sacré arbitre est un arbitre sacré: ne l'oubliez pas.

N'engagez pas de controverse avec votre partenaire du double; vous n'êtes mariés que jusqu'à la fin de la partie.

Si la petite jeune fille qui joue avec vous en mixte est tout à fait nulle, évitez néanmoins de vous désintéresser d'elle comme d'un animal galeux.

Au champion:

Souviens-toi que tu n'as pas toujours été champion et que tu ne le seras pas toujours.

Sans doute que si tu as manqué, c'est la faute de la balle, de la raquette, du vent, de l'arbitre, du jour ou de la semaine. Mais c'est toujours davantage la tienne et celle de ton adversaire. Même pour le let? Oui, monsieur!

Je sais bien que, puisque tu ne les paies pas, ça t'est égal de casser tes raquettes. Tout de même, pas d'excès d'ostentation dans tes dépits.

Puisque le public paie, il n'est que de stricte honnêteté de défendre ta chance jusqu'au bout. Sans quoi tu le voles. Songes-y.

Naturellement, puisque tu es ténor, tu peux te permettre certaines libertés. Sache les accommoder à ton grade, de même que tes exigences. Un champion interscolaire ne peut pas réclamer des balles neuves à chaque set. Certains petits cris d'oiseau n'ont toute leur grâce que sur les lèvres d'un vainqueur international.

Si tu joues à l'étranger, outre la correction.

Si tu joues en France, outre la courtoisie.

N.-B.--Paie tes entrées.

Aux jeunes filles:

Vous flirtiez tout à l'heure et recommencerez dans un instant. Maintenant, on joue.

Ayez, au tennis, une tenue de tennis. Les grands chapeaux, les chichis et les jupes entravées, ça sera délicieux en dehors du court.

Point de glapissements suraigus ni de mutins trépignements. C'est gentil cinq minutes, et puis ça appelle la fessée.

Cependant, n'adoptez pas non plus à l'égard des balles une attitude d'indifférence hautaine. Si elles ne vous intéressaient pas, vous pouviez rester assise.

Ne laissez à aucun prix votre partenaire vous ramener les balles. Ces choses-là se paient cruellement. On peut en rater un mariage ou un divorce.

Il n'est pas nécessaire que vous ayez une première balle foudroyante. Mais si vous envoyez régulièrement ces deux services dans le filet, mettez-vous plutôt au tricot.

Inutile d'entretenir avec votre partenaire une conversation soutenue. Cependant adressez-lui de temps en temps un compliment, surtout s'il est en guigne.

Ne clignez pas de l'oeil à la galerie. Ça peut vous jouer toutes sortes de sales tours.

Ne vous enorgueillissez pas démesurément de vos succès. N'oubliez pas qu'en simple, ce monsieur chauve et grisonnant vous rendrait demi-trente.

A l'apprenti:

Encore quelques milliers de balles par-dessus le filet, et tu y seras presque.

Mais, en attendant, ne tape pas sur chacune à tour de bras. Tennis n'est pas synonyme de frénésie. Et si tu savais ce que tu es ennuyeux pour tes souffredrives!

Ne t'accroche pas, parasite indégrammable, aux basques de Laurentz ou de Gobert. Il ne t'est à peu près d'aucun profit de jouer avec beaucoup plus fort que toi. Regarde, et escrime-toi de préférence contre qui peut te rendre quinze au maximum.

Si, un jour, Germot, vaguement surentraîné, échange avec toi quelques balles, ne répète pas pendant six mois d'un ton négligent: «J'ai pris quatre jeux à Germot.» Il les a laissés tomber, et tu t'es borné à les ramasser.

Tu Marcellus eris! crois-le, je n'y vois nul inconvénient. Mais rappelle-toi que tu ne l'es pas encore.

Au vieux joueur:

O toi qui fus champion, je sympathise. Tes muscles se sont rouillés, tes articulations raidies, ton haleine est devenue plus courte. Et, pourtant, tenace, tu n'as pas déserté les courts. Je t'en félicite. C'est un bon signe de santé physique et morale. Continue. Il t'est encore permis de jouer les handicaps. Mais surveille-toi. N'oublie pas que tu es au bord d'être ridicule. Il t'appartient de faire en sorte de ne pas te dégoûter toi-même.

Évite le sillage des petites jeunes filles et des grands champions. Tu les embêtes, et, malgré leur excellente éducation, tu t'apercevras bientôt qu'ils ne t'amusement pas.

Approprie tes ambitions à ce qui te reste de valeur. Pour peu que tu aies à promener du ventre, abstiens-toi les singles prolongés. Prends garde que tes courses évoquent l'autobus et ta face congestionnée le disque d'alarme.

Aie le jeu consciencieux et bon enfant. Que ta victoire, rare, soit modeste. Accepte sans amertume la défaite. Ne t'époumone pas à lutter indéfiniment, à galoper d'un coin du terrain à l'autre. Ne batifole pas. Point de gestes excessifs ni d'exclamations puériles.

Passé au filet, réprime le rôle d'agonie qui te monte aux lèvres et sache sourire à la balle qui te fuit comme à une plaisanterie d'un goût délicat ou comme à la vie, qui, elle aussi, commence à t'échapper et qui ne reviendra pas.

ANDRÉ LICHTENBERGER.



Deux jeunes championnes revenant du court.

CE QU'IL FAUT VOIR

LE PETIT GUIDE DE L'ÉTRANGER

Le hasard fait voisiner sur les murs de Paris, depuis quelque temps, des affiches qu'on pourrait appeler des affiches-soeurs. L'une annonça d'abord l'exposition d'Alphonse de Neuville, dont je parlais ici, il y a huit jours. L'autre, ensuite, nous informa d'une reprise des *Cloches de Corneville*. Le peintre et le musicien sont de la même génération. C'est autour de l'année 1860 que Neuville exposait au Salon ses premiers tableaux militaires (qui étaient des tableaux de victoires); et c'est vers le même temps que Planquette composait ses premières chansons de café-concert, expurgées par la censure. *Les Cloches de Corneville* sont de 1877: l'année où Neuville, en pleine gloire, envoyait le portrait de Paul Déroulède au Salon du Palais de l'Industrie. L'étranger, qui, après une heure passée à la galerie de La Béroterie, aura consacré sa soirée aux *Cloches de Corneville*, saura comment, il y a trente-cinq ans, notre pays célébrait ses soldats, et quels refrains--puisque tout finit par des chansons!--il aimait à chanter.

Ce qu'il faudra voir encore, ces jours-ci? Il faudra voir *la Pisanelle*, au Châtelet; le concours général agricole, au Champ de Mars; et, avenue Montaigne, les Ballets russes dont les dernières représentations sont annoncées.

Ne pas manquer surtout les deux tableaux du *Sacre du Printemps!* Il n'arrive pas tous les jours qu'on voie, pour un Ballet, une foule se passionner et des auteurs crier à la cabale.

Cabale inoffensive d'ailleurs; où l'on ricane, où l'on siffle; une cabale qui, non seulement ne prend point les choses au tragique, mais semble ne se plaindre que de les voir prendre par quelques-uns un peu plus au sérieux qu'il ne faudrait.

Est-ce à dire que le grand danseur par qui cette chorégraphie «païenne» lut imaginée et le musicien de talent qui fit sautiller si étrangement ces marionnettes sur une musique qu'en peut qualifier de troublante, sans offenser personne, aient manqué de sincérité, ou, comme l'affirmaient quelques spectateurs maussades, se soient moqués de nous? Mais non, et ce sont là des insinuations très vilaines. Le musicien qui prend la peine d'écrire et d'orchestrer une partition (ce qui est un fort rude labeur) ne songe jamais à se moquer de personne; et le chorégraphe qui anime de son inspiration des masses dansantes, règle des pas inédits, des mouvements neufs (ce qui ne doit pas être une mince besogne non plus!) ne saurait être accusé, le pauvre, d'être un homme sans sincérité. Où M. Nijinski a-t-il appris que les Russes de la préhistoire dansaient de la manière qu'il les fait danser? Nulle part, évidemment. Mais sa conviction qu'ils dansaient ainsi, et non autrement, n'en est pas moins certaine.

Une sincérité moins certaine me paraît être celle de certains spectateurs. Ah! ceux-là sont admirables; et, s'il faut voir *le Sacre du Printemps* (que les auteurs me pardonnent cette opinion irrespectueuse), c'est aussi pour jouir du spectacle de ceux et de celles qui s'y pâment. Vous les connaissez; ce sont nos amis les snobs, qu'on retrouve partout, animés d'une ardeur que rien ne rebute, d'une apparence de foi qui ne se lasse point. Qu'il s'agisse de choses peintes ou de choses sculptées, de musique, de danse, de théâtre ou de belles-lettres, ils sont prêts, toujours. Il leur suffit que l'oeuvre soit présentée dans des conditions de suffisante élégance et déclarée très ennuyeuse et très obscure, pour qu'aussitôt ils se précipitent, d'avance conquis, et tout de suite proclament que rien n'est plus beau, plus clair, plus simple que ce qu'on leur montre là. Personne n'a compris? C'est assez pour qu'eux comprennent. Il ne faut point détester les snobs. Ce ne sont ni des gens sans esprit, ni des gens méchants. Ce sont des aristocrates; ce sont des personnes très dégoûtées qui ne veulent toucher qu'à des opinions qui n'ont pas servi.

*
**

Les fêtes de la semaine prochaine, à Montmartre, ne les attireront sûrement pas. Elles attireront trop de monde pour que le snobisme y puisse trouver du plaisir. Je crois que, tout de même, en dépit de la cohue, elles vaudront d'être vues.

La Butte et ses alentours sont habités par des hommes qui ont beaucoup d'esprit, qui sont gais, et qui savent perdre leur temps à des besognes charmantes qui ne rapportent rien; car ils sont généralement pauvres, ce qui explique pourquoi ils méprisent volontiers l'argent. On sait que leurs fêtes de la semaine prochaine--trois pleines journées de réjouissances!--son des fêtes d'adieu! On rira. On devrait pleurer, puisqu'il s'agit de saluer Montmartre non pas comme on salue un vainqueur, et comme le saluait, il y a vingt ans, le gentilhomme Salis, mais comme on salue un mort.

En effet, Montmartre s'en va. Montmartre s'écroule; non de vieillesse, mais d'ambition. Montmartre veut avoir des rues larges à la place de ses ruelles, des garages d'automobiles à la place de ses petits jardins. La Butte veut être une butte moderne; électricité, téléphone, ascenseur et sagesse à tous les étages...

Il faut en prendre son parti. Les démolisseurs sont à l'oeuvre, et le drame est commencé. Des ruelles historiques de Montmartre ont déjà disparu; d'autres vont disparaître, et cela continuera aussi longtemps que derrière les peintres qui enragent et les poètes qui pleurent, il y aura des propriétaires qui se frottent les mains.

Il y aura donc peut-être, fout compte fait, pour l'Étranger qui passe, quelque chose de plus intéressant à voir dans Montmartre, la semaine prochaine, que les fêtes qui s'y donneront: il y aura Montmartre lui-même.

Qu'il s'y promène avant qu'y sévisse le vacarme des cavalcades; et qu'il retourne y poursuivre sa promenade, après que les cavalcades auront passé.

Même entamée par la pioche des entrepreneurs, la Butte demeure quelque chose de charmant. Certaines des rues qu'on y voit encore--telles la rue de l'Abreuvoir et la rue Girardon--étaient, au dix-septième siècle, des sentiers: et ces sentiers eux-mêmes avaient été tracés sur une terre foulée autrefois par les Druides, et où Mercure et Mars eurent des temples! Il n'y a plus de temples à

Montmartre; mais il y reste encore trois moulins. Les «Amis du Vieux Paris» n'ont point d'architectures vénérables à y faire admirer aux étrangers: mais d'amusants débris du passé, des morceaux de pavillons, d'abbayes, d'observatoires, des traces de destruction guerrière y évoquent l'histoire de dix siècles, à côté de maints cabarets fameux où se racontent l'histoire... et les histoires d'hier.

On ne peut pas dire que la Butte soit une belle chose, en vérité; mais tant d'événements s'y sont passés, et tant de figures y ont passé qu'on peut dire qu'elle compose à elle seule le plus prodigieux recueil d'anecdotes qu'il y ait à Paris.

Étrangers, allez vite feuilleter le recueil, avant que le Progrès en ait chiffonné et balayé les dernières pages!

UN PARISIEN.

AGENDA (14-21 juin 1913)

CONFÉRENCES.--Hôtel de Sens (rue du Figuier): le 15 juin, à 4 heures, conférence de M. Léon Riator. Le 20 juin, au Salon de la Société des Artistes Français (Grand Palais): conférence de M. Jean Morin: *la Verrerie artistique dans l'antiquité*.

EXPOSITION PHILATÉLIQUE.--Au Palais de Glace (Champs-Élysées): du 21 au 30 juin, exposition philatélique internationale organisée par la Société française de timbrologie.

EXPOSITIONS ARTISTIQUES.--*Paris*: Grand Palais: Salon de la Société des Artistes Français; Salon de la Société nationale des Beaux-Arts.--Pavillon de Marsan (Louvre): l'Art des Jardins en France.--Bibliothèque Le Peletier de Saint-Fargeau (29, rue de Sévigné): Promenades et Jardins de Paris.--Hôtel de Sens (rue du Figuier): le 16 juin, clôture de l'exposition des Artistes du 4^e arrondissement.

CONGRÈS.--A l'Hôtel des Sociétés savantes: du 16 au 20 juin, se tiendra un congrès forestier international, organisé par le Touring-Club de France.

FÊTES DE BIENFAISANCE.--Au vélodrome du Parc des Princes: le 16 juin, à 2 h. 1/2 fête artistique et sportive, au bénéfice de l'oeuvre française du rapatriement des artistes lyriques et dramatiques.--Au Trocadéro: le 17 juin, matinée donnée Par l'oeuvre des Trente Ans de théâtre au bénéfice de son dispensaire.

FÊTE.--Le 19 juin, à l'Opéra: soirée de gala en l'honneur de Beethoven, Verdi, Saint-Saëns. Au programme, sélection d'oeuvres des trois compositeurs, avec orchestre.

SPORTS.--*Courses de chevaux*: le 14 juin, Auteuil; le 15, Chantilly, prix du Jockey-Club: le 16, Saint-Cloud; le 17, Enghien; le 18, le Tremblay; le 19, Longchamp; le 20, Maisons-Laffitte; le 21, Saint-Ouen.--*Aéronautique*: le 15 juin, à Saint-Cloud, grand prix annuel de l'Aéro-Club de France.--*Automobile*: le 22 juin, grand prix de France des motocyclettes, circuit de Fontainebleau.--*Boxe*: le 15 juin, à Toulouse: Willie Levis contre Kid Jackson.

LES LIVRES & LES ÉCRIVAINS

LE GRAND PRIX DE LITTÉRATURE

C'était, la semaine dernière, la seconde fois que l'Académie française attribuait son Grand Prix de littérature. La raison de ce prix, fondé il y a trois ans sur l'initiative de M. Paul Thureau-Dangin, fut sans doute qu'il appartenait essentiellement à l'illustre compagnie de décider, elle avant tous autres, quelle oeuvre méritait, chaque année, d'être sacrée chef-d'oeuvre. De-ci de-là, d'autres jurys bien rentes avaient peu à peu rogné sur cette prérogative, et telles de leurs décisions avaient été retentissantes. On en était venu à complètement oublier que cent ou cent cinquante volumes--à peu près le quart de la production en librairie--étaient annuellement jugés dignes par l'illustre assemblée d'une plus ou moins haute récompense. Les lauréats de l'Académie étaient devenus plus nombreux encore que les officiers d'académie. On n'y prenait plus garde dans le public, tandis que l'on s'accoutumait à acheter de confiance, aux étalages des libraires, les volumes primés par les académiciens

Goncourt ou même par les dames de la *Vie Heureuse*. L'Académie ne pouvait rester sur cet affront. Elle ajouta à ses cent cinquante prix annuels un cent cinquante et unième prix auquel elle donna le nom de Grand Prix, et qu'elle dota de dix mille francs. Dix mille francs, c'est une somme. Il y eut une brusque émotion dans toute la gendelettres où, nuls, jeunes ou vieux, ne pouvaient bouder à un pareil encouragement à bien écrire. De son côté, l'Académie se devait à elle-même, pour cette fois, de bien juger. Elle souhaita d'être infaillible, et ce souci l'obséda au point que, le premier coup, dans le scrupule de se tromper, elle préféra s'abstenir de prendre une décision. On lui reprocha assez vivement cette attitude pour que, l'année suivante, elle supprimât le temps de la réflexion et se précipitât, les yeux fermés semble-t-il, sur une oeuvre dont on lui avait dit du bien: *L'Élève Gilles*, de M. André Lafon. Mais ce choix fut peu ratifié par le public. On attendit la belle, c'est-à-dire la troisième épreuve, qui se décida le jeudi de la semaine dernière. Trois livres, ou plutôt une oeuvre, toute une oeuvre d'écrivain et deux livres étaient en discussion. Couronnerait-on le *Jean-Christophe*, de M. Romain Rolland, qui venait de terminer, par un éblouissant chapitre (1), ce roman, en onze volumes, de la pensée d'une époque; ou bien donnerait-on le prix aux romans nés d'hier de deux nouveaux venus dans les lettres: *Laure* (2), de M. Émile Clermont, ou *L'Appel des armes*, de M. Ernest Psichari (3). Il apparut tout de suite que la beauté et la richesse de l'oeuvre de M. Romain Rolland étaient indiscutables et ne souffraient guère de comparaison. Mais il y avait à trancher une question de principe par quoi se divisaient les opinions académiques. Le Grand Prix devait-il honorer une carrière ou encourager un début? On vota plusieurs fois pour se mettre d'accord sur la thèse et, finalement, la majorité des suffrages attribua le laurier d'or à l'oeuvre de M. Romain Rolland, à *Jean-Christophe*, que venait d'ailleurs de parachever le volume final paru dans les délais convenus pour la validité des candidatures. Le président de la République lui-même, M. Raymond Poincaré, avait tenu à participer à toutes les passes de la joute. On assure qu'il vota pour *Jean-Christophe*.

Note 1: *Jean-Christophe, la Nouvelle Journée*, par Romain Rolland, Ollendorff, éditeur, 3 fr. 50.

Note 2: *Laure*, par Émile Clermont, Bernard Grasset, éditeur, 3 fr. 50.

Note 3: *L'Appel des armes*, par Ernest Psichari, Oudin, éditeur, 3 fr. 50.

Sans doute, l'Académie, en donnant le plus haut gage de son estime à M. Romain Rolland, n'a pas entendu épouser les doctrines sur la vie, aventureuses et un peu confuses, de Jean-Christophe Kraft, musicien génial, les conceptions imprécises de son humanitarisme, son mépris de l'oeuvre du passé et son peu de goût pour notre art national. Les idées, en elles-mêmes, n'ont pas été jugées, et c'est très bien ainsi. On n'a voulu retenir que l'abondance prodigieuse de la pensée, éclore à chaque ligne, la pureté, si française, de la langue, l'exacte et délicate beauté des paysages du Rhin, la fraîcheur émouvante des scènes de l'amour adolescent, le sens noble et profond des pages sur l'amitié. Lorsque parut le premier *Jean-Christophe*--que le jury de la *Vie Heureuse* eut, tout d'abord, l'heureux instinct de distinguer--ce fut une joie, une émotion vive et ravie dans ces lettres, car, dès ce moment, l'on salua et l'on mit hors de pair le grand écrivain qui venait de naître, et qui, aujourd'hui, dans sa laborieuse retraite de Vevey, où est venu le surprendre la consécration académique, travaille paisiblement à de nouvelles fortes oeuvres.

*
**

M. Romain Rolland nous dit, dans la préface du dernier volume de *Jean-Christophe*: «J'ai écrit la tragédie d'une génération qui va disparaître. Je n'ai cherché à rien dissimuler de ses vices et de ses vertus, de sa pesante tristesse, de son orgueil chaotique, de ses efforts héroïques et de ses accablements sous l'écrasant fardeau d'une tâche surhumaine: toute une somme du monde, une morale, une esthétique, une foi, une humanité nouvelle à refaire. Voilà ce que nous fûmes.» Et il ajoute: «Hommes d'aujourd'hui, jeunes hommes, à votre tour! Faites-vous de nos corps un marchepied et allez de l'avant. Soyez plus grands et plus heureux que nous.»

Jeunes hommes d'aujourd'hui, s'écrie, en riposte, M. Ernest Psichari dans *L'Appel des armes*, pour redevenir grands et forts, ne continuez point de suivre la route de la critique, des vides sophismes et des inutiles tournois de l'esprit. Nous avons trop d'esprit. Mais nous n'avons plus d'âme. Notre cerveau éclate sous la poussée des imaginations folles et malsaines, et dans l'effort des mesquines discussions. Nous nous mourons de littérature. Arrêtons-nous sur le chemin de Byzance. Plus de paroles, de l'action. Retrempons notre race dans le

soleil et dans le feu des terres neuves, mystiques et guerrières!

Entre ces deux livres en conflit, le roman de M. Émile Clermont, *Laure*, a recueilli, pour de tous autres mérites, d'importants suffrages. La pensée est moins riche ou moins ardente que dans les oeuvres précédentes. Elle n'est pas moins élevée. Elle est plus subtile. C'est l'étude d'une âme inaccessible aux réalités modestes du bonheur humain. Qu'elle erre dans l'épanouissement sublime d'un parc au matin du printemps, ou qu'elle se replie dans le silence clos et froid d'une cellule, cette âme de Laure est une âme de cloître, orientée toujours vers l'infini. Elle est trop loin, trop haut pour descendre parmi les médiocrités de la vie. Elle passe, à distance, comme une lumière. Elle éclaire autour d'elle. Mais elle ne se mêle pas aux autres faibles et troubles lueurs humaines. On trouve, dans cette oeuvre, certainement influencée par l'art de M. René Boylesve, des nuances infinies de pensée, qui, parfois, à vrai dire, trahissent trop la recherche et nuisent au relief. Aussi le personnage étudié demeure-t-il, malgré tout, imprécis. Il y a des visions brèves, délicieuses, deux ou trois scènes muettes d'une grande émotion, et beaucoup de très jolies petites images qui n'arrivent pas cependant à nous donner un seul portrait expressif. M. Émile Clermont a révélé dans son récit de rares qualités d'écrivain. Et ces qualités, cependant, ne nous ont point valu un livre parfait ni même peut-être un très bon livre. L'attention se lasse. Elle résiste mal aux longueurs, car 200 pages pourraient, sans lui nuire, être retranchées de ce volume qui en compte 417. Enfin, il y a trop souvent une absence de simplicité qui irrite. Voici, par exemple, Laure qui prophétise avec un enfant sur les bras:

--Plus tard, murmure-t-elle, que deviendras-tu, toi que j'aurai vu à l'aube de tes jours, comblé des plus beaux présages? A ton enfance quelle grâce aura manqué?... Pourtant faudra-t-il qu'au long des années, dans ton coeur si pur, les instincts vulgaires de la race s'éveillent l'un après l'autre? Hélas! le faudra-t-il?... Que deviendras-tu? Quoi donc! homme, simplement homme, traînant indéfiniment les mêmes désirs et les mêmes passions banales dans le cercle que nous savons! Cela seulement! éternellement cela! A cette perspective, tout regard s'attriste et toute pensée se décourage.

Cela, c'est de la «littérature» et non point de la meilleure. Nous aimons mieux l'art, très fin, très souple, qui chatoie, en cent autres endroits, dans l'expression de la sensibilité humaine. *Laure*, c'est un joyau trop minutieusement ouvré. Il y a trop de facettes. On ne retrouve plus le foyer.

ALBÉRIC CAHUET.

L'ATTENTAT D'HANOI

Nous avons, il y a deux semaines, signalé, par quelques documents photographiques, le déplorable attentat d'Hanoï, qui, le 26 avril dernier, fit deux victimes, le commandant Mongrand et le commandant Chapuis. Le portrait du premier qui avait pu nous parvenir sans retard, a été, à cette douloureuse occasion, publié dans notre numéro du 31 mai. Il convenait de rendre le même hommage à son camarade, frappé à ses côtés, officier, comme lui, d'infanterie coloniale.



Le commandant Chapuis.

Le commandant Chapuis, blessé grièvement par la bombe jetée sur la terrasse du Hanoï-Hôtel, ne succomba qu'après une cruelle agonie: il eut encore le suprême courage de supporter une opération qui ne laissait aucun espoir.

Il est mort au moment où il s'appêtait à revenir en France, ayant terminé son séjour en Indochine.

DOCUMENTS et INFORMATIONS

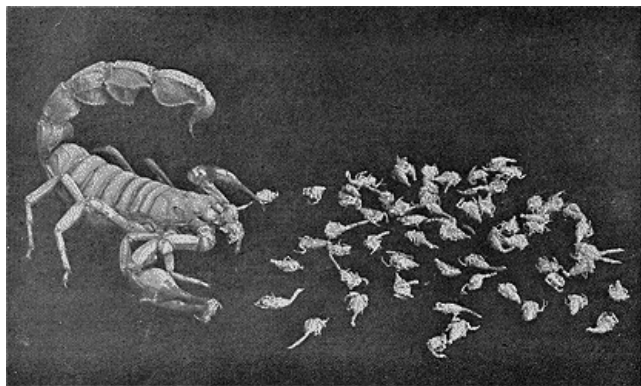
HISTOIRES DE SCORPIONS.

L'histoire naturelle nous apprend que le scorpion est un animal d'une voracité

extrême, redoutable pour les insectes dont il fait sa proie ordinaire, et même pour l'homme, qui doit, dans les pays chauds, se garder de sa piqûre envenimée: les deux photographies reproduites ci-contre témoignent que sa férocité s'exerce également sur ses semblables et que, dans cette gent cruelle, le plus vigoureux s'attaque volontiers au plus faible, et le dévore.

C'est à un entomologiste de Biskra, M. Chiarelli, grand collectionneur d'insectes sahariens, que nous devons la communication de ces curieux documents. On sait que la femelle du scorpion porte ses petits sur son dos jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour aller chercher eux-mêmes leur subsistance. En ayant isolé une avec sa progéniture, M. Chiarelli voulut un jour la sortir de la boîte où il la conservait: mais à peine l'avait-il touchée qu'il vit les petits, effrayés sans doute, s'éparpiller, et la mère, les attrapant avec ses pinces, se mettre à les dévorer un à un. «Comme je craignais de les voir tous disparaître de cette façon, nous écrivit l'observateur amusé de cette singulière scène, je plaçai immédiatement le scorpion dans un bocal, où je versai une solution de formol. La mère cessa de vivre, sans toutefois lâcher ceux qu'elle avait déjà saisis entre ses pinces.» Le photographe n'eut ensuite qu'à disposer l'animal et ses petits sur un morceau de drap noir afin d'obtenir le cliché que nous publions.

M. Chiarelli procéda de la même manière pour deux scorpions de taille différente, qu'il avait placés dans un bocal, sans aucune nourriture, et qu'il retrouva, deux jours après, le plus gros dévorant l'autre: on ne voyait plus, de celui-ci, que l'extrémité de la queue, avec le dard. Le formol immobilisa, encore une fois, l'animal, qui put être alors aisément photographié avec sa proie.



DANS LE MONDE DES SCORPIONS.--Une mère qui dévore ses petits. Elle en tient un dans sa bouche et en a déjà saisi deux autres, un dans chaque pince. Collection de M. Chiarelli, à Biskra.--Photographies Bougault.

Scorpion avalant un de ses congénères. On ne voit plus, de la victime, que les trois dernières phalanges de la queue et le crochet venimeux sortant de la bouche du mangeur.

A PROPOS DU ROCHER DE TORMERY.

Nous avons longuement rendu compte, dans notre numéro du 31 mai dernier, de l'explosion du «rocher de Tormery», par laquelle ont été anéantis les deux blocs latéraux de l'énorme masse de 9.000 mètres cubes qui menaçait le petit village savoyard. On a pu se demander--et l'auteur documenté de notre article posait, en terminant, la question--pourquoi on avait laissé subsister le bloc principal, si dangereux encore qu'on a dû prévoir, pour empêcher son écroulement, la construction d'un mur de soutien.

M. A. Reulos, ingénieur des ponts et chaussées, qui fut chargé de l'opération, nous écrit que l'explosion de la masse entière, après avoir été soigneusement étudiée, était apparue comme impraticable et inutile, pour plusieurs raisons, qu'il nous explique. Tout d'abord, il eût été impossible de perforer, avec les moyens ordinaires, un bloc de 15 mètres d'épaisseur; il aurait fallu recourir à l'emploi de perforatrices en un point où l'installation d'un matériel compliqué présentait des difficultés presque insurmontables. D'autre part, une exploration minutieuse de la grande faille, en arrière du rocher, avait permis de constater que la masse centrale était solide et qu'il suffisait de la protéger, à la base, par des travaux appropriés. Enfin l'explosion totale faisait craindre des dégâts très importants dans le village. «Malgré l'effritement produit par la dynamite-gomme de la maison Davey-Bickford, assure M. A. Reulos, il reste toujours des morceaux de roc pouvant atteindre 1 ou 2 mètres cubes; plusieurs auraient été projetés au loin, et d'autres seraient restés accrochés dans les broussailles

voisines, constituant pour les habitants de Tormery un péril permanent.»

Sur quelques points de détail, M. A. Reulos rectifie nos informations: ce n'est pas la maison Davey-Bickford qui a fait percer les trous de mine, mais la maison Bernasconi, de Chambéry; et la partie centrale du rocher n'a pas eu, pendant l'explosion, le moindre mouvement.

TRAITEMENT DE LA DIPHTÉRIE PAR L'AIR CHAUD.

M. Rendu a constaté que les microbes de la diphtérie sont détruits par un chauffage à 60 degrés pendant cinq minutes ou par une température de 70 degrés maintenue deux minutes. La diphtérie se localisant généralement aux voies respiratoires supérieures, un essai de traitement par la chaleur paraissait dès lors tout indiqué.

Avant d'expérimenter sur des malades, l'auteur a voulu déterminer la limite de la température que peuvent supporter les voies respiratoires supérieures. Il a pu lui-même supporter des inhalations d'air chaud sec pendant un temps qui variait de 2 minutes à 100 degrés à une demi-heure à 60 degrés, la température de l'air étant prise à l'entrée de la bouche. Pour assurer cette tolérance imprévue, il suffit de protéger les lèvres et le reste de la face avec des compresses imbibées d'eau.

Après cette étude préparatoire, le docteur Rendu a traité par l'air chaud 33 cas de diphtérie, en même temps qu'il soignait un autre groupe de 33 malades avec du sérum antidiphtérique. Les résultats ont été identiques dans les deux cas et la mortalité n'a pas dépassé 15%.

LE CONGRÈS INTERNATIONAL DES FEMMES

Le dixième congrès international des femmes, qui s'était réuni à Paris, vient de terminer ses travaux.

Si les premières féministes pouvaient aujourd'hui contempler leur oeuvre, elles partageraient avec les doyennes du parti un étonnement extrême: Mmes Vincent, Hubertine Aucler et d'autres «anciennes», vaillantes et simples, ont dû se croire transportées dans un monde nouveau, au milieu de cette assemblée où furent représentées plus de vingt nations, assemblée aussi féminine que féministe, élégante et posée, où la sagesse présidait en personne derrière un bureau tout fleuri de roses.

Beaucoup de vieilles dames, ayant évidemment passé l'âge de l'inexpérience; quelques-unes bien charmantes sous les cheveux blancs, n'abdiquant en rien leur dignité ou leur coquetterie de femmes et servant avec esprit la cause qu'elles défendent: telles furent, pour ne citer que celles-ci, Mme Siegfried, présidente du Congrès, et Mlle Bonneval, présidente de séance.

D'autres, plus jeunes, ardemment convaincues, exposent leurs travaux avec mesure, une mesure qui, parfois, paraît de la froideur et empêche les idées de passer «la rampe», exception faite cependant pour Mmes Séverine et Maria Vérone, dont l'éloquence communicative enthousiasme les congressistes.

Lady Aberdeen, ex-vice-reine des Indes, présidente d'honneur, apportait avec l'autorité de son nom la grâce aristocratique de sa personne; Mme Cruppi parlait avec une compétence que sa distinction faisait particulièrement apprécier; Mme Avril de Sainte-Croix se signalait par son activité et son bon sens positif qui lui fit lancer cette boutade: «Commencez par faire respecter les lois que vous avez, avant d'en demander d'autres.»

Et, dans une harmonie parfaite, ce congrès s'est déroulé, sans heurt, sans déclaration outrancière. A peine sentait-on, par instant, poindre ce sentiment indéfinissable qui ressemble de loin à la jalousie, sentiment si accentué dans les assemblées masculines, mais qui, chez les femmes, pourrait bien n'être qu'une généreuse émulation.

Les travaux présentés formaient un ensemble considérable embrassant des questions multiples: hygiène, travail, sciences, politique, etc., le tout traité avec une raison indiscutable.

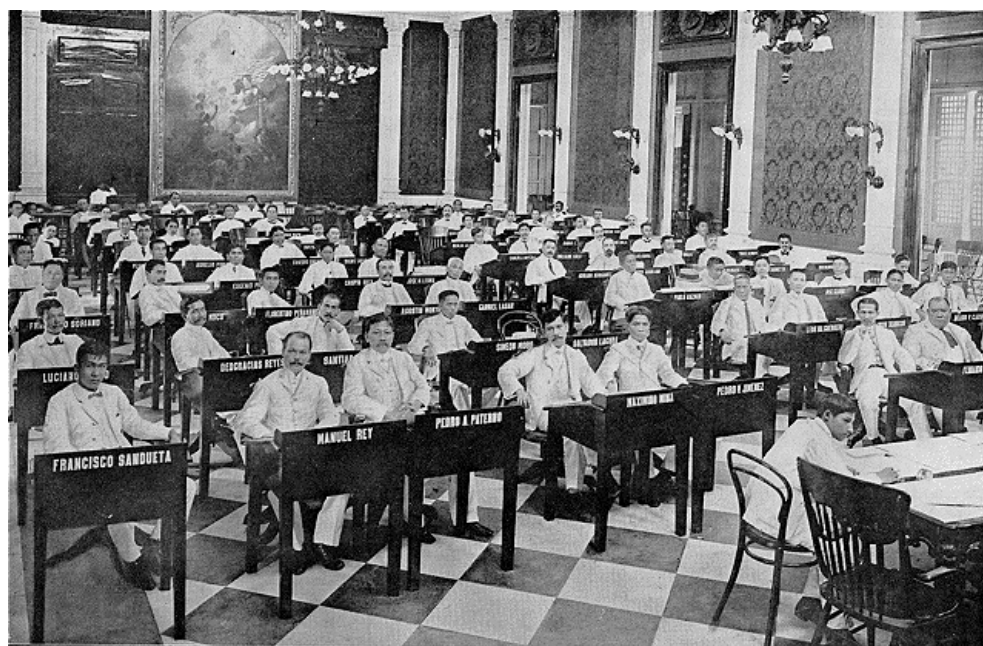
La section du suffrage offrait un intérêt particulier: on attendait, on espérait peut-être des manifestations ridicules. Cette sympathique curiosité a été déçue; Mme Maria Vérone, s'abstenant de tout commentaire personnel, a

simplement rappelé les réformes utiles réalisées par les femmes dans les pays, déjà nombreux, où elles sont électrices et éligibles.

En Amérique et en Océanie, le sort des ouvriers s'est fort amélioré depuis que les femmes votent. Partout les électrices ont fait adopter des lois importantes pour l'éducation morale; elles combattent tout ce qui déprave l'homme et la femme et, par suite, atteint l'enfant; elles mènent une guerre sans merci contre l'alcoolisme et elles ont obtenu des résultats extraordinaires en faisant interdire les débits d'alcool ou limiter leur nombre. C'est ainsi qu'en Suède on compte actuellement un débit pour 5.000 habitants au lieu de 1 pour 400 habitants il y a quelques années; en Norvège on ne trouve pas plus d'un cabaret pour 20.000 habitants; en Islande l'alcool est prohibé, l'alcoolisme a presque disparu en Finlande. Au Wyoming, où les femmes votent depuis vingt-cinq ans, il n'y a plus d'asiles d'indigents, les prisons sont presque vides et les crimes sont devenus très rares.

La question de la paix est ainsi noblement posée par les congressistes; quels sont les moyens propres à éveiller dans les jeunes consciences l'amour de la justice et le respect du droit des peuples?

Enfin Mme Maria Vérone lance cet appel éloquent qui précise le véritable point de vue du féminisme sérieux, trop souvent défiguré par ses adversaires: «Féministes de tous pays, nous devons lutter pour que les femmes obtiennent partout l'émancipation politique, on considérant cet affranchissement non point comme un *but*, mais comme un MOYEN de réaliser notre programme, comme une étape nécessaire vers le progrès. Alors seulement il nous sera permis d'entrevoir un avenir meilleur pour ceux qui nous suivront, d'espérer que désormais la justice et le droit régneront dans la famille consolidée, dans la nation régénérée, dans l'humanité tout entière fraternellement unie.»



A la Chambre de Manille: les députés philippins en séance.

LE PARLEMENT PHILIPPIN

A regarder la curieuse photographie que nous reproduisons ici, on dirait, tout d'abord, d'une classe de grands écoliers bien sages, tous vêtus de semblable manière, ainsi qu'il convient aux élèves de la même institution, et écoutant attentivement la parole du maître, assis derrière leurs pupitres identiques... Nos yeux accoutumés aux vastes assemblées parlementaires où se discutent les affaires des grands États verront avec une surprise amusée, en cette image, la salle des séances de la Chambre philippine, à Manille. Sur chaque pupitre, une prévoyante administration a fait inscrire, en lettres blanches, le nom de celui qui l'occupe: grâce à cette disposition ingénieuse, le président ne peut avoir aucune hésitation à reconnaître et à désigner, dans le tumulte des débats, le député turbulent pour lequel s'impose un rappel à l'ordre.

Les occasions lui sont fréquentes d'user des sévérités que lui accorde le règlement, car les délibérations de la Chambre philippine, pour se poursuivre devant une assemblée peu nombreuse, sont souvent bruyantes et passionnées. Il y a quelque temps, M. Pedro A. Paterno (que l'on aperçoit ici au premier

rang) soulevait des protestations indignées en proposant, comme unique moyen d'augmenter rapidement la population de l'archipel, la bigamie obligatoire. Plus récemment, un projet de loi sur la suppression de l'esclavage, courageusement soutenu par le secrétaire de l'Intérieur, M. Dean C. Worcester, provoquait de vives controverses... Les députés de Manille n'observent point toujours la paisible attitude qu'on leur voit sur notre photographie.

UN «PRINCE DES ESPIONS»

«L'affaire Kedl», qui vient d'éclater brusquement en Autriche, a un côté romanesque, une ampleur qui la distingue des banales et mesquines histoires d'espionnage où quelque soldat besogneux est compromis à bas prix: le colonel Alfred Redl a pu être justement qualifié de prince des espions.

Il était bel homme, et portait avec aisance le coquet uniforme autrichien. Il avait quarante-six ans; on lui en eût donné quarante. Le teint haut en couleur, le verbe assuré, l'allure athlétique, un peu vulgaire, pourtant, il s'imposait à l'attention là où il paraissait. Détail piquant, avant de trafiquer, avec la Russie, des secrets militaires de son pays, il a pris la parole, comme commissaire du gouvernement, représentant de la vindicte publique, dans maintes affaires d'espionnage. Il était, en dernier lieu, chef d'état-major du commandant du 8e corps, à Prague.

Sa carrière avait été superbe, puisqu'on parlait déjà de sa promotion au grade de général. «Une carrière d'archiduc», disait au correspondant du Figaro un de ses camarades. Il menait grand train, avec autos et maîtresses cotées.

La guerre des Balkans allait détruire ce bel édifice et révéler, derrière la brillante façade de cette vie fortunée, les infamies cachées. Ce fut, en effet, à de certaines coïncidences, au moment de la mobilisation autrichienne, à des concordances saisissantes entre les mouvements des troupes de la monarchie dualiste et de celles de la Russie, qu'on commença de soupçonner le colonel Redl. Une enquête discrète fut commencée. Le 24 mai, le chef d'état-major du 8e corps était mandé à Vienne: on voulait profiter de son absence pour opérer chez lui une perquisition. Elle donna des résultats accablants. Le drame se dénoua en quelques heures. Tandis que Redl dînait dans sa chambre d'hôtel, trois officiers d'état-major fouillaient l'automobile qui l'avait amené. Ils y trouvaient un revolver et des papiers déchirés. Déjà le télégraphe avait apporté au ministère de la Guerre les résultats de l'opération de Prague. Il semble qu'on eût dû arrêter Redl sans délai. Non. Les trois officiers, avec un procureur, lui firent visite dans sa chambre. Des policiers furent apostés dans les corridors de l'hôtel. Redl put néanmoins sortir, aller au café, écrire des lettres. Le lendemain, on le trouvait mort, un browning neuf gisant à ses pieds.



Le colonel autrichien Alfred Redl.
Phot. Harkanyi.

L'affaire, toutefois, ne saurait être étouffée, car de nombreuses arrestations, s'y rapportant, ont été opérées.

LES THÉÂTRES

Après le *Martyre, de Saint-Sébastien*, qui fut représenté, il y a deux ans, au théâtre du Châtelet, M. Gabriele d'Annunzio vient de donner sur cette même scène une nouvelle pièce, écrite en notre langue, dont il connaît et met en oeuvre, avec un lyrisme abondant, toutes les magnifiques ressources, *la Pisanelle ou la Mort parfumée*. Composée en vers décasyllabiques et non rimes,

cette comédie, qui compte un prologue et trois actes, fait revivre une époque et une légende françaises, en nous transportant au treizième siècle, dans l'île de Chypre, alors gouvernée par le prince Huguet de Lusignan: la «Pisanelle», c'est une jeune femme de Pise, faite prisonnière par des pirates, qui vient, ainsi que l'ont annoncé les prédictions, délivrer l'île des maux dont elle est accablée.

Mise en scène par M. Usewolod Meyerhold, des théâtres impériaux de Saint-Pétersbourg, encadrée dans des décors aux colorations audacieusement somptueuses de M. Léon Bakst, accompagnée d'une partition due à M. Hildebrando da Parma, *la Pisanelle* a obtenu auprès du public parisien le plus chaleureux succès. On a beaucoup applaudi les interprètes, au premier rang desquels Mme Ida Rubinstein et MM. de Max et Joubé.

Au théâtre Antoine, reprise du *Baptême*, de MM. Alfred Savoir et Nozières. Le succès de cette comédie, une des plus remarquables du répertoire contemporain, ne se dément pas et durera longtemps. On sait qu'elle met à la scène des juifs convertis au catholicisme et tirant avantage de leur conversion pour élargir leurs affaires. Le sujet était délicat à traiter. Les auteurs l'ont abordé sans parti pris; leurs types sont heureusement campés; l'intrigue, claire, bien conduite, abonde en traits d'observation. Parmi les interprètes, M. Lugné Poe et Mme Cheirel ont été particulièrement applaudis. Le spectacle commence par *le Champ libre*, un acte très divertissant de M. Jean Jullien.

Les Escholiers ont donné quatre pièces nouvelles qui composent un spectacle varié. *Coup double*, de MM. Renouard et Le Clerc, est une aimable bergerie sentimentale. *Le Tournant*, de M. Lionel Nastorg, fait dialoguer d'autres amoureux avec philosophie à l'heure de la rupture. *L'Épreuve d'amour*, de M. Grawitz, indique son sujet par son titre; mais les amants ici portent le costume grec et s'expriment en vers. Quant à la *Vraie Loi*, cette pièce se distingue par ses deux actes des précédentes qui n'en ont qu'un; on y voit les enfants d'un homme qui se tua, possédés à leur tour par la hantise du suicide. Pour la représentation de ces oeuvres, les Escholiers avaient fait appel à d'excellents artistes.



[\(Agrandissement\)](#)



Note du transcripteur: Les suppléments mentionnés en titre ne nous ont pas été fournis

Updated editions will replace the previous one—the old editions will be renamed.

Creating the works from print editions not protected by U.S. copyright law means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg™ electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG™ concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for an eBook, except by following the terms of the trademark license, including paying royalties for use of the Project Gutenberg trademark. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the trademark license is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. Project Gutenberg eBooks may be modified and printed and given away—you may do practically ANYTHING in the United States with eBooks not protected by U.S. copyright law. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

START: FULL LICENSE
THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE
PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg™ mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase “Project Gutenberg”), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg™ License available with this file or online at www.gutenberg.org/license.

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg™ electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg™ electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg™ electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg™ electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. “Project Gutenberg” is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg™ electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg™ electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg™ electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation (“the Foundation” or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg™ electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is unprotected by copyright law in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg™ mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg™ works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg™ name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg™ License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg™ work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country other than the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg™ License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg™ work (any work on which the phrase “Project Gutenberg” appears, or with which the phrase “Project Gutenberg” is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may

copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

1.E.2. If an individual Project Gutenberg™ electronic work is derived from texts not protected by U.S. copyright law (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase “Project Gutenberg” associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg™ trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg™ electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg™ License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg™ License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg™.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg™ License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg™ work in a format other than “Plain Vanilla ASCII” or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg™ website (www.gutenberg.org), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original “Plain Vanilla ASCII” or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg™ License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg™ works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg™ electronic works provided that:

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg™ works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg™ trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, “Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation.”
- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg™ License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg™ works.
- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.
- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg™ works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg™ electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the manager of the Project Gutenberg™ trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do

copyright research on, transcribe and proofread works not protected by U.S. copyright law in creating the Project Gutenberg™ collection. Despite these efforts, Project Gutenberg™ electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain “Defects,” such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the “Right of Replacement or Refund” described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg™ trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg™ electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH 1.F.3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you ‘AS-IS’, WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg™ electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg™ electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg™ work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg™ work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg™

Project Gutenberg™ is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need are critical to reaching Project Gutenberg™’s goals and ensuring that the Project Gutenberg™ collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg™ and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation information page at www.gutenberg.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non-profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation’s EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state’s laws.

The Foundation's business office is located at 809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's website and official page at www.gutenberg.org/contact

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg™ depends upon and cannot survive without widespread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine-readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit www.gutenberg.org/donate.

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: www.gutenberg.org/donate

Section 5. General Information About Project Gutenberg™ electronic works

Professor Michael S. Hart was the originator of the Project Gutenberg™ concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For forty years, he produced and distributed Project Gutenberg™ eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg™ eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as not protected by copyright in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our website which has the main PG search facility: www.gutenberg.org.

This website includes information about Project Gutenberg™, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.